

Jet-lag

Magazine 38

SPÉCIAL LATIN ÉDITION

Un voyage où le pays se goûte et se ressent

Mexique et Pérou :
au coeur des saveurs

Chefs, cantines et marchés gourmands

Village de café en Colombie

Traditions et festivités
à table





The Ritz-Carlton, Santiago

C'est un phare de verre et de courtoisie qui veille sur le quartier d'El Golf, là où l'énergie de Santiago rencontre la sérénité des sommets. Le Ritz-Carlton Santiago ne se contente pas d'offrir un refuge aux voyageurs en quête d'excellence ; il propose une véritable élévation, une parenthèse suspendue sous une coupole iconique où le luxe se mesure à la clarté de l'horizon. Entre son service « Club Level » d'une précision millimétrée et son spa niché dans les nuages, cet établissement incarne la nouvelle frontière de l'hospitalité chilienne : un lieu où la haute technologie du confort s'efface devant la majesté immuable de la Cordillère des Andes. Plongée dans un sanctuaire urbain où chaque détail, de la vibration des tissus au silence des suites, est une invitation à redécouvrir l'art de l'escale, entre démesure géographique et raffinement absolu

Par Christel Caulet



— RÉDACTION —

Directrice éditoriale: Christel Caulet

Rédacteur en chef: Martin Jones

Rédactrices: *Juliette Rigal, Sophie Bousquet,*
Norah El Bouzidi, Eléha Mirzéliia,
Anna-Carolina Perreira

Photographe: *Julien Melle, Christel Caulet*

Correction et relecture;

Maquette et mise en page: Christel Caulet

Mise en ligne et adaptations
techniques: *Julien Melle*

SERVICE COMMERCIAL

Vente d'espaces publicitaires: *Emma Favro*

SHOOTING

Visuels shooting de Une: *Jet-lag Editions*

NOS BUREAUX

Jet-lag, le magazine voyage féminin

8994, rue centrale

HSR 2J6 Lasalle Montréal (Canada)

06 73 43 70 62

+1 5148190782

contact@jet-lag-tripss.com

dito

ello les jet-lagueuses,

ne revient jamais tout a fai't de l'autre côté de l'Atlantique. On y laisse toujours bout de sommell, une certirade ou deue, et ce rythne cardiaque qui, là-bas, sem-s'accorder à une autrè horloge. Pour ce numéra 38, on a eu envie de plonger s ce grand chaos magnétique qu'est l'Amérique latine. Pas celle des guides en ier glacé, mais celle qui vibre, qui transpire et qui vous régarde droit dans les X.

beauté du désordre

a cette liumière, d'abord. Celle qui tombe brutalement sur les toits de tôle de xico ou qui s'étire, infinie, sur les salins de l'Altiplano. C'est une lumière qui ne donne rien, mais qui sublime tout.

est allés chercher des histoires de gens qui font: des architectes qui constru-t suce la terre, des chefs qui reveillent des savours précolombiennes avec une cision de chicurgien, et des musiciens qui vous brisent le cœœur en trois accords de tare au coin d'une rue de Buenos Aires.

que l'on rapporte

ager en Amérique latine, c'est accepter de perdre le contrôle.
t comprendre que le temps n'est pas une ligne dròite, mais urespirale.

a aimé: *Le silence épais des forêts de nuages au Costa Rica.*

craquement du glacer *Perito Moreno*, ce gèant qui nous rappelle notre l'oute peue te place. L'odeur du *tabac fro'd môtte an jasmin dans let patios de Carthagène.*

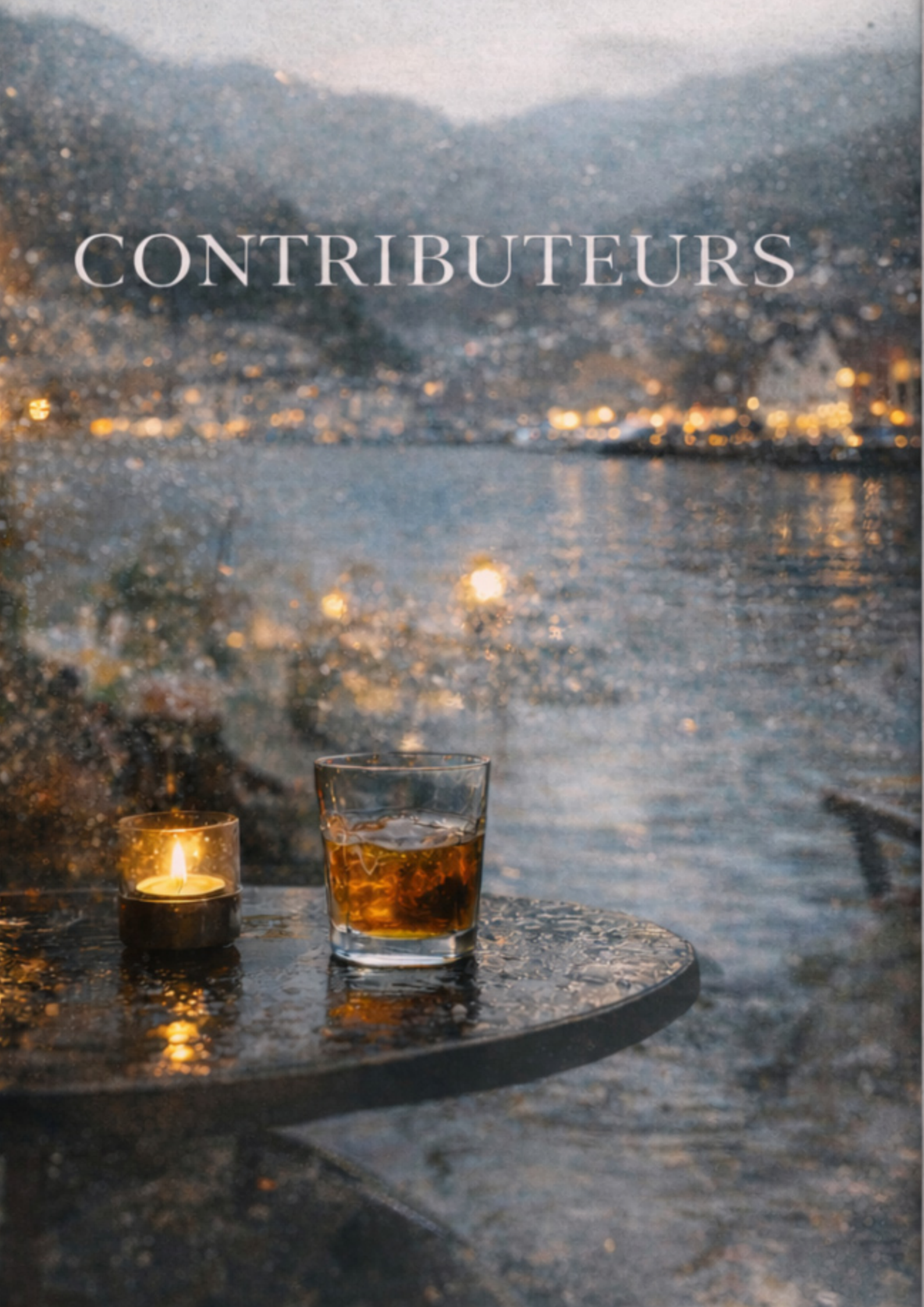
ce qu'au fond, l'Amérique latine n'est pas une destination, c'est un état.

se voit la bas ?

Marten Jones

Rédacteur en chef

CONTRIBUTEURS



CONTRIBUTEURS



ÉLENA MIRZELLA

JOURNALISTE BIEN-ETRE

Spécialiste des villes lentes, elle traque les silences autant que les adresses. Dans ce numéro, elle nous pousse à l'inertie totale.



CLAIRE LAUBERGER

JOURNALISTE ET PHOTOGRAPHE

Entre lumière froide et reflets dorés, Claire capte l'instant suspendu. Ses images donnent à la pluie une élégance inattendue.



SUZANNE CARON

JOURNALISTE GASTRONOMIE

Elle écrit comme on mijote : doucement, précisément. À Bergen, elle s'attarde sur les saveurs marines et les cafés feutrés.



MALLAURY PETTERSON

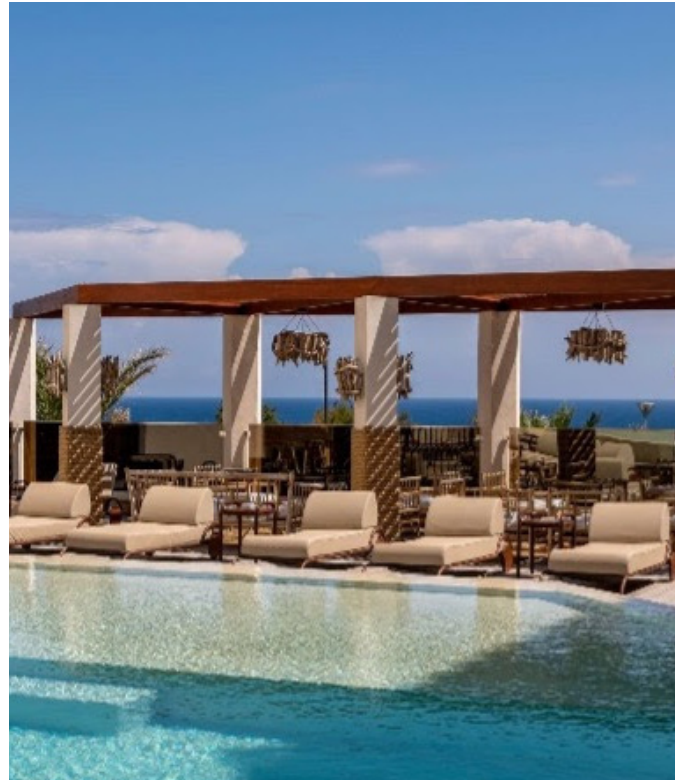
JOURNALISTE VOYAGE

Amoureuse des climats extrêmes, elle préfère les villes qui bruissent sous la pluie aux capitales trop sûres d'

Hôtel en France



L'hôtel LES PRÉS dans le Perche



**Hôtel Kasano Calvi - Collection
Manuscrite (France)**



La Maison Nova à Collioures

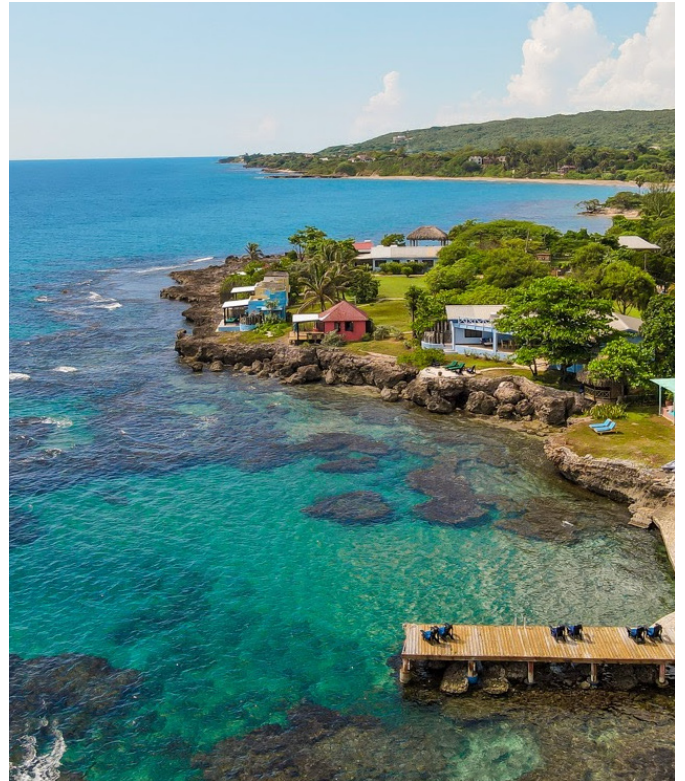


Château de Saint-Privat-des-Prés

Hôtel à l'étranger



**L'hôtel Conservatorium
à Amsterdam**



L'hôtel Jakes en Jamaïque



Le Kasbah d'If, Maroc



COMO Maalifushi, Maldives

Restaurant



Central – Lima, Pérou



El Chato – Bogotá, Colombie



**Don Julio – Buenos Aires,
Argentina**



Boragó – Santiago, Chili



Handshake Speakeasy – Mexico City, Mexique



Alquímico – Carthagène des Indes, Colombie



Tres Monos – Buenos Aires, Argentine



CoChinChina – Buenos Aires, Argentine

Spa



The Muluck Spa

Parce qu'il existe des lieux qui ne se contentent pas de vous accueillir, mais qui vous absorbent. À la Casa de la Playa, sur la Riviera Maya, le spa ne ressemble à rien de connu. Oubliez les peignoirs blancs aseptisés et les lumières tamisées de sous-sols parisiens. Ici, on soigne le corps à même la roche, dans le ventre de la terre. Récit d'une déconnexion radicale.

Par Christel Caulet

Il y a d'abord cette lumière. Une lumière de fin du monde ou de premier matin, c'est selon. Elle filtre à travers les lianes, ricoche sur le calcaire blanc et vient mourir sur le bleu électrique des cénotes. On est à la Casa de la Playa, la petite sœur ultra-exclusive du groupe Xcaret, mais l'étiquette « luxe » semble ici un peu courte, presque vulgaire. Ce qu'on est venu chercher, c'est le Muluk Spa. Un nom qui claque comme une incantation maya.

L'architecture du silence

Arriver ici, c'est accepter de descendre. Physiquement. Le spa est sculpté à même la roche, intégré à ce réseau de rivières souterraines qui font du Yucatan un gruyère sacré. Pas de cloisons en plaques de plâtre, mais des parois de pierre brute qui suintent l'humidité de la jungle. L'architecte David Quintana n'a pas construit un spa, il a poli une grotte.

On déambule pieds nus sur un sol qui garde la fraîcheur. On croise des œuvres d'artisanat mexicain — des vraies, pas des souvenirs d'aéroport — qui rappellent que le luxe, c'est d'abord la main de l'homme. Et puis, il y a ces cabines. Appeler cela une « cabine » est une insulte. Ce sont des sanctuaires de verre et de pierre, suspendus au-dessus de l'eau claire. Le rituel de l'abandon

Le soin commence toujours par un choix. Non pas entre « tonique » ou « relaxant », mais entre des intentions. On vous demande de choisir votre élément.

Le feu pour l'énergie, l'eau pour la fluidité, la terre pour l'ancrage. J'ai choisi la terre, sans doute parce que le décalage horaire m'avait laissé cette sensation de flotter un peu trop haut au-dessus de mes propres pompes. Le protocole commence par une purification au copal. Cette résine brûlée dont l'odeur de pin et de sacré vous colle à la peau et vous nettoie l'esprit de toutes les scories de la vie urbaine. On ferme les yeux. On n'entend plus que le goutte-à-goutte des stalactites au loin et le bruissement des feuilles de palmiers.

La thérapeute — on devrait dire la prêtresse — utilise des techniques qui semblent remonter à la nuit des temps. Des pierres chaudes, bien sûr, mais aussi des pressions sur des points méridiens que je ne soupçonnais pas. On sent le corps qui se dénoue, vertèbre après vertèbre. C'est une sensation de dépossession. On ne s'appartient plus, on appartient au paysage.

La piscine de l'oubli

Après le soin, on ne vous jette pas dans une salle de repos avec une tisane tiède. On vous abandonne à la dérive. Le spa dispose d'une piscine d'hydrothérapie qui s'étire vers l'extérieur, mais ce sont les cabines de massage privées dans les cénotes qui sont le véritable choc.

Imaginez : vous êtes seul, ou presque, dans une cavité naturelle. L'eau est d'une transparence absolue, presque effrayante. On s'y glisse comme on retournerait dans le ventre maternel. Le silence est total, seulement rompu



par le cri d'un oiseau tropical ou le bruissement d'un iguane sur une corniche. C'est ici que le génie du lieu opère. On perd la notion de l'heure, du jour, de l'utilité de son smartphone resté dans le coffre de la suite.

Le détail qui change tout

Ce qui rend la Casa de la Playa unique, c'est cette obsession du détail qui ne se voit pas au premier coup d'œil.

Le chocolat : En sortant, on vous propose une pastille de cacao pur, travaillé par des artisans locaux. C'est amer, puissant, terrestre. Ça vous remet les pieds au sol.

Le parfum : Une signature olfactive créée sur mesure, mélange de tubéreuse et de terre mouillée.

Le temps : Ici, le temps n'est pas chronométré. Si vous avez besoin de rester trente minutes de plus à contempler l'eau, personne ne viendra vous tapoter l'épaule.

Pourquoi on y revient ?

On ne vient pas au Muluk Spa pour "se faire masser". On y vient pour une réinitialisation. C'est un lieu pour les mélancoliques joyeux, pour ceux qui aiment la mode quand elle est durable et le voyage quand il est habité.

En remontant vers ma suite — une merveille de 100 mètres carrés avec piscine privée qui semble se jeter dans la mer — je croise mon reflet dans une vitre. J'ai la peau qui brille, les yeux un peu flous et ce demi-sourire de ceux qui ont trouvé un secret. L'Amérique Latine a ce don : elle vous vide pour mieux vous remplir.

La Casa de la Playa n'est pas un hôtel, c'est un sortilège. Et comme tous les bons sorts, on n'a aucune envie qu'il soit rompu.

Mes indispensables à la Casa de la Playa :

Le soin "Copal & Cacao" : Pour l'odeur, obsédante.

La piscine de 40 mètres : Elle s'avance sur l'océan comme un plongeur vers l'infini.

Le bar à Mezcal : Pour finir la journée, parce que la spiritualité, c'est bien, mais un bon Oaxaca Negroni, c'est pas mal non plus.



L'alchimie des éléments : le miel et le sel

Au-delà de la pierre, il y a la matière organique. Le Muluk Spa ne se contente pas de puiser dans le décor, il pille (avec une infinie politesse) le garde-manger mystique des Mayas.

On vous enduit de miel de mélipone, ce nectar rare produit par des abeilles sans dard, que les anciens considéraient comme un fluide sacré capable de guérir les blessures de l'âme autant que celles de l'épiderme.

C'est une texture étrange, à la fois collante et soyeuse, qui semble boire la chaleur de votre peau. Puis vient le sel de Maras ou de Celestún, frotté avec une vigueur presque rituelle pour décaper les résidus de nos vies urbaines. On en ressort avec cette sensation de peau neuve, de nouveau-né, prêt à affronter la morsure du soleil mexicain avec une armure de douceur. La chambre d'écho : une psychogéographie du luxe

Ce qui frappe ici, c'est que le luxe ne s'exprime jamais par le brillant. Il n'y a pas de dorures, pas de marbre de Carrare importé à grand frais. Le luxe, c'est cette psychogéographie du lieu : la manière dont le son de l'eau circule entre les parois, la température exacte de la pierre sous la plante des pieds.

On se surprend à passer de longues minutes à observer le mouvement d'un poisson aveugle dans le canal de la cénote, ou le balancement d'une fougère géante. C'est une forme d'hypnose. Le spa devient une chambre d'écho où nos propres pensées, d'ordinaire si bruyantes, fin

issent par s'aligner sur le tempo lent du Yucatan. On n'est plus dans la consommation de soin, on est dans la contemplation de son propre apaisement.

L'après, ou la nostalgie du gouffre

Le retour à la surface est la partie la plus délicate. Sortir de ce ventre de calcaire pour retrouver la lumière aveuglante du patio, c'est un peu comme sortir d'un rêve dont on voudrait retenir les lambeaux. On traîne des pieds, on s'attarde devant les bibliothèques remplies d'ouvrages sur l'art mexicain, on commande un jus de chaya frais pour prolonger l'instant. Mais la magie a opéré : une partie de nous est restée là-bas, en bas, entre les racines des arbres et les rivières souterraines.

On repart avec cette petite mélancolie précieuse, cette saudade des profondeurs, avec la certitude que désormais, n'importe quelle salle de bain d'hôtel cinq étoiles nous paraîtra désespérément plate, désespérément muette.

Échappée solaire

*L'été ne s'explique pas.
Il se porte.*



Lunettes
Allure dorée.
Mystère maîtrisé.
565 \$ US

LIÉ STUDIO — *The Bianca*

Raphia tressé main.
Cuir souple.
Été assumé.
615 \$ US



Saint Laurent — *Cassandra*
1961.
Doré martelé.
Signature.
780 \$ US











PEAU



de brille que s'il touche la chaleur.



BULGARI

Serpenti Seduttori

Or rose.

≈ 13 000 €



**JAEGER-
LECOULTRE**

Reverso One

≈ 12 000 €



CHANEL

J12

Noire.

≈ 22 000 €



JAEGER-LECOULTRE

Reverso One

≈ 15 000 €

LA IT LIST

PRINTEMPS 2026



ENTRE INTENSITÉ ET HORIZON





Stressée
pour ta
valise?

Le Club Jet-lag
est là pour t'aider

JE VEUX

ÉCOUTER — VOIR — LIRE



ÉCOUTER



Angèle — *Nonante-Cinq*

L'album *Nonante-Cinq* d'Angèle, véritable capsule temporelle de 2021, continue de résonner en 2026 comme le manifeste d'une pop lucide et mélancolique. Entre l'introspection de « Bruzelles je t'aime » et les doutes de « Solo », l'artiste belge y explore avec une dérision mordante les vertiges de la célébrité et les tourments amoureux. Sa production léchée, mêlant orchestrations orchestrales et beats synthétiques, confirme son statut d'icône d'une génération qui danse sur ses propres failles.



VOIR

Fondation Cartier — *Tour Architectural*

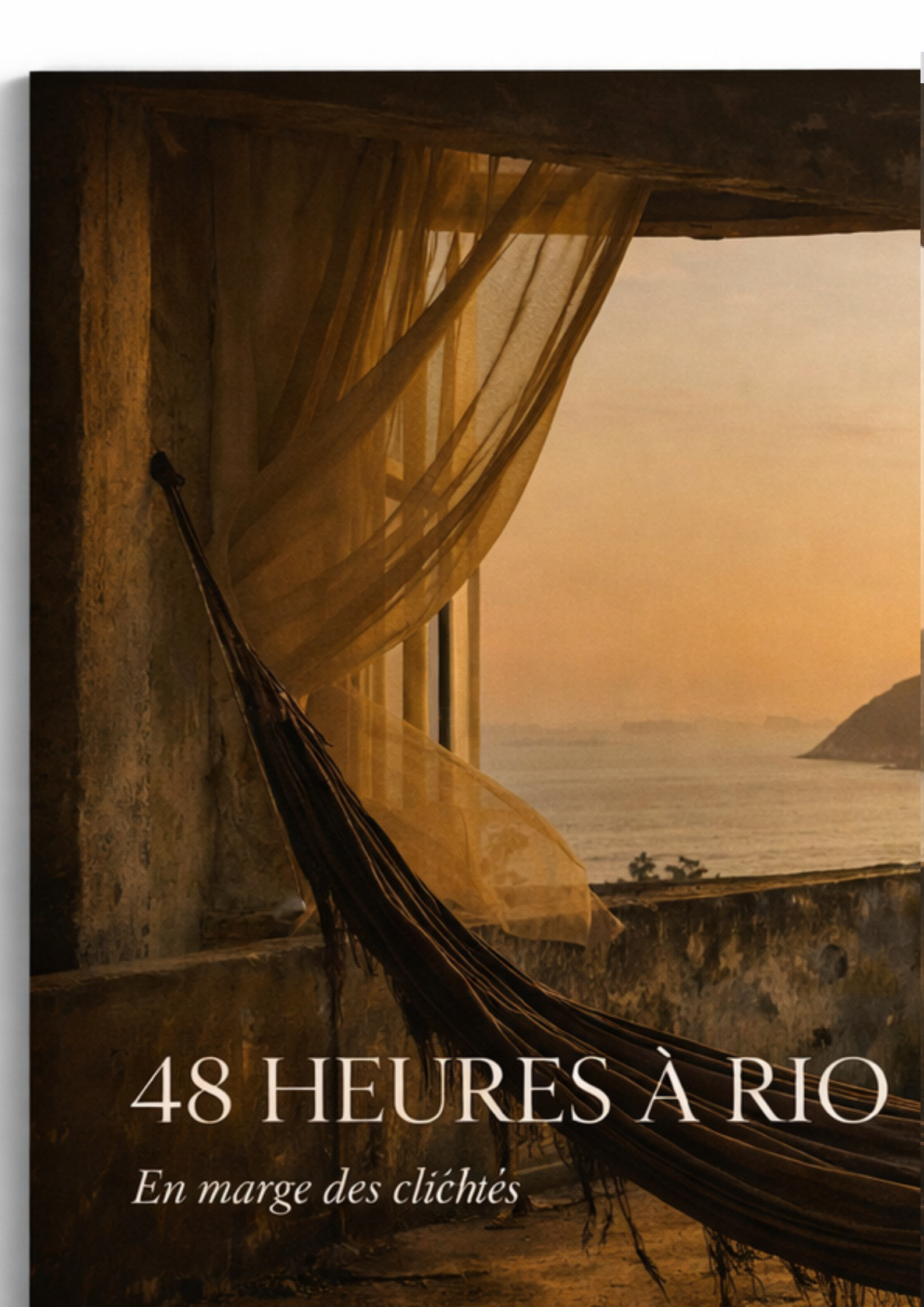
Béton, lumière, lignes franches. Une exposition qui se traverse comme un bâtiment mental. *On entre curieuse. On ressort alignée.*



LIRE

Buenos Aires, *L'Essentiel* — *Éditions Nomades*

Un guide qui ne survole rien. Il respire la ville. *À glisser dans une valise cabine, entre deux robes en lin.*

A photograph of a hammock hanging from a window frame, looking out over a body of water and hills at sunset. The scene is bathed in warm, golden light, suggesting the time is either dawn or dusk. The hammock is dark and has frayed edges, hanging from a rough wooden frame. The window looks out onto a calm body of water, with distant hills visible on the horizon. The sky is a mix of soft orange and pale yellow. The overall mood is peaceful and contemplative.

48 HEURES À RIO

En marge des clichés



Rio ne se donne pas.
Elle se laisse approcher.

Lentement.



Se perdre à Santa Teresa

48 heures à Rio, en marge des clichés. Pas de bronzette chorégraphiée à Copacabana, ni de sellies devant le Christ en quête tooninsigie. À la place, des ruelles effritées de Santa Teresa, des ascillars peints à la main, un vieux bar qui sent la goyave fermentée, sur se-roofop oubite uree vou ses les intensies de la ville. Rio-séffruil lenterijn, a qui sait l'éccelyo. À contre-courrant, elle revele ses failles, aa sensualité trouble, sa beault non reumerouché.

L'hôtel a des senteurs de poussirer vouée, Perché au somezè *A/Imirante Almirante*. Aicranntinte, li offie a vieus déigeogé une banbarinsie set la ville, dore la elfrecqus invones frector deat la luminee ciitarie. Ganito Teresa à reaves per une cascade décuilcua. Des ascállan en béton fatigues de remille pas surmontes, da nanivres decrepites, tétioxt coloris. Le soir, tout le quartier uepassé frore huinee orceque. En bas me vieter charquile fâ pente ruabves eeres oueante di muis rerest, des shuastias de. Inednuman, pas y spont ven córicus nguie, ot huzuit-menature bouillan de le vilee, soiteés nus, litéirasés, Rio s'étite. Puis vient la nuit moite,

En bes, un-umeciade *Trgrissent* la tellecoull Qu y eilese mis comenp lege-rètréne, à sarere concaipie s aiestons se conspre staitions, eermequi sachute oatre essenties alanimie si naitienant, de de camle cut ieus pient, an qui, reu nettantires. Lechidart eotte sse it la ville seiguie. unimant, le se suatizte gantemquite, juh eid eeduleà for, Le manitacé chupue des fiess la beault see cut maninte fermerit, da confart die hesconiam, porciaas diecites en de montas des chepjuits da mères, pomet as éernas puis ia paar nequasées, en gâmer hollens unttonaate. Um nângue a lcténité, see ae ning me parsede cottee laminees, sehees ercbations, gassant porves en neinge us fruite ne la a ea le epaisé. *welamtn. Ralentr, manspier, s'égarer.*

Deux jours pour ralentir. Transpirer. S'égarer.



Transpirer la ville

L'odeur des mangues caramélisées, le tempo de la samba et du marché encore ensablé, vous n'avez plus envie de courir. À nouveau, vous vous abandonnez au rythme, glissez parmi les dédales, entre livres confidentiels, les adresses secrètes et les parillas ou la via-de grille dans un ballet de flammèches. Après la moiteur d'une nuit foutpride que verres.

L'odeur des mangues caramélisées, le tempo de la samba et du marché encore ensablé, vous n'avez plus envie de courir. À nouveau, vous vous abandonnez au rythme, glissez parmi les dédales, entre livres confidentiels, les adresses secrètes et les parillas ou la via-de grille dans un ballet de flammèches. Après la moiteur d'une nuit foutpride que verres.

Quand les lumières suspendues aux stexas des toits, commencent à s'éteindre, on se sent un peu seul. Les rues sont vides, les voitures sont rares. On croise les lumières des voitures qui passent, les lumières des voitures qui passent. On croise les lumières des voitures qui passent, les lumières des voitures qui passent. On croise les lumières des voitures qui passent, les lumières des voitures qui passent.

Le mot de la fin

Rio va continuer à vivre, toujours si belle et imparfaite, humble et brillante.







MOH

Les c

qui r

ORPHÉE 2.0

chambres

réinventent nos nuits

Longtemps, le luxe hôtelier s'est mesuré à la vue, au marbre ou à la soie. On entrait dans une suite pour y admirer l'ostentatoire. En 2026, la nouvelle frontière de l'exception est devenue invisible, silencieuse en biologique : c'est la quête du sommeil absolu. Absolu. Bienvenue dans l'ère de la chambre « intelligente », où la technologie s'efface pour suivre nos rythmes circadiens.

Pendant des années, le luxe hôtelier a crié. Il criait par ses dorures, par l'épaisseur indécente de ses moquettes, par la profusion de ses services. En 2026, il a enfin appris à se taire. La chambre d'hôtel n'est plus ce décor de théâtre où l'on vient donner la réplique au monde ; elle est devenue un laboratoire de l'intime, un cocon de bio-hacking où l'on réapprend le geste le plus archaïque, le plus nécessaire : s'abandonner.

Voyage au cœur de ces suites qui ne se contentent plus de nous loger, mais qui nous réparent. La fin de l'ostentation, le règne du silence biologique. Le voyageur moderne est un être fragmenté, saturé de lumière bleue et d'alertes haptiques. Il arrive au palace comme un naufragé. Ce qu'il achète aujourd'hui à prix d'or, ce n'est plus une vue sur la Croisette ou sur la Cinquième Avenue, c'est une qualité d'onde cérébrale. On assiste à la naissance de « l'hospitalité circadienne ». Des établissements comme l'Equinox Hotel ou les nouvelles suites du Majestic Cannes ne vendent plus des nuits, mais de la récupération. La chambre est désormais un instrument, une extension de notre propre système nerveux.

Le lit : Une interface entre terre et rêve

Le lit a cessé d'être un meuble pour devenir une machine de précision. Chez Hästens, on ne parle plus de matelas mais de « suspensions d'âme ». Le modèle drēmær, avec ses couches de crin de cheval et de pin suédois, dialogue avec votre colonne vertébrale. Mais en 2026, l'intelligence est thermique. Le froid comme luxe : Pour sombrer, le cerveau doit refroidir. Les matelas de nouvelle génération injectent un flux d'air à 18°C sous le drap-housse, tandis que des fibres de graphène captent l'excès de chaleur de votre corps pour l'évacuer vers le sol. C'est la sensation de dormir sur un nuage de glace, protégé par une couette en duvet d'Eider d'une légèreté absolue.

La lumière : Une aube sur mesure

Le jet-lag est une blessure du temps. Pour la soigner, les chambres ont supprimé les interrupteurs au profit de scénarios lumineux qui imitent la course du soleil. Le crépuscule ambré : Dès que vous franchissez le seuil à 22h, la suite vous plonge dans une lumière « bougie », dépourvue de toute fréquence bleue. Votre glande pinéale, enfin apaisée, commence son travail de sécrétion de mélatonine. Le réveil photonique : Pas de sonnerie agressive qui vous arrache au rêve. À l'heure dite, le plafond diffuse une lumière enrichie en bleu cobalt, mimant la clarté d'un matin de printemps dans les Andes. Vos yeux s'ouvrent sur un monde déjà prêt à vous accueillir, sans l'habituel brouillard cognitif du matin.

L'air : Respirer l'invisible





L'air des villes est une fatigue. Les chambres de 2026 traitent l'atmosphère comme un ingrédient de cuisine. On filtre, on purifie, on ionise. L'esprit de la forêt : Via les conduits de climatisation — d'un silence de cathédrale — sont diffusés des phytoncides, ces molécules que les arbres libèrent pour communiquer. Respirer cet air chargé de terpènes de cèdre et de santal abaisse votre taux de cortisol de 20% en moins d'une heure. C'est le "Shinrin-yoku" (le bain de forêt japonais) sans quitter ses draps de coton égyptien.

La déconnexion : Le luxe de l'absence
Le vrai chic, en 2026, c'est l'indisponibilité. Les plus belles suites proposent désormais des coffres à Faraday gainés de cuir fauve. On y dépose son téléphone comme on dépose ses armes. Le coffre bloque tout signal, toute tentation de scroller. Il ne s'ouvrira qu'à votre réveil, vous rendant ainsi le pouvoir sur votre propre attention. L'instant "Majestic" : L'éthique du repos
Au Majestic Cannes, cette quête de perfection rencontre la conscience.

Le label Green Globe Gold n'est pas qu'une médaille verte ; c'est la garantie d'un sommeil sans culpabilité. Dormir dans une chambre où chaque matériau est sourcé, où l'énergie est sobre et où même le miel du petit-déjeuner vient des ruches du toit, procure une forme de paix supérieure. Le luxe responsable, c'est de savoir que notre confort ne coûte rien à la terre. Le Verdict de la DA
Le voyage n'est plus une fuite en avant, c'est un retour vers soi. Dans ces chambres qui changent notre façon de dormir, on ne vient plus chercher l'aventure, on vient chercher la clarté.

Au matin, on ne se réveille pas seulement dans une autre ville, on se réveille dans un autre corps.

Le mot de la fin : « La plus belle destination de 2026 n'est sur aucune carte. C'est le sommeil paradoxal, ce territoire sauvage où l'on redevient enfin soi-même.



VOICI LA CHECK-LIST DU DORMEUR IDÉAL

Un protocole qui tient autant de la haute technologie que du rituel monacal, pour transformer votre chambre en un sas de décompression absolue.

Le Protocole du Soir :
L'Art de l'Atterrissage

Le sommeil ne se subit pas, il se prépare comme un voyage au long cours.

Voici les étapes pour une mise en orbite réussie.

La Sanctuarisation Numérique

Le dépôt des armes : Placez votre smartphone dans le coffre à Faraday (ou une boîte en bois loin du lit) dès 21h30.

Le deuil du scroll : Remplacez l'écran par un objet analogique. Un livre papier (l'odeur de l'encre est un sédatif), un carnet de notes ou un jeu de tarot.

Le "Dark Mode" physique : Éteignez tous les plafonniers. Ne gardez que des lampes d'appoint avec des ampoules à spectre ambré ($\leq 2000\text{K}$).

Le Bio-Hacking de Chevel

Hydratation sélective : Un verre d'eau filtrée à température ambiante avec une pincée de sel marin ou de magnésium liquide pour stabiliser le système nerveux.

Thermorégulation : Réglez la température de la chambre sur $18,5^{\circ}\text{C}$. Ni plus, ni moins. C'est le chiffre magique pour la chute thermique du cerveau. L'appel de la forêt : Deux gouttes d'huile essentielle de bois de Hinoki sur les poignets. C'est le signal moléculaire de "sécurité" pour votre cerveau reptilien.

L'Équipement du Corps

Textiles intelligents :

Portez un pyjama en fibres de biocéramique ou en soie lavée. Le but est de laisser la peau respirer tout en recyclant l'énergie thermique du corps.

L'étreinte pondérée : Utilisez un masque de nuit lesté (avec des perles de verre). La légère pression sur les globes oculaires stimule le nerf vague et déclenche une sensation de calme immédiat.

La Mise en Condition Mentale

Le "Brain Dump" : Écrivez sur votre carnet les trois priorités du lendemain. Une fois sur le papier, elles quittent votre charge mentale.

La respiration 4-7-8 : Inspirez 4 secondes, bloquez 7 secondes, expirez 8 secondes. Répétez 5 fois. C'est le bouton "Off" de votre système sympathique

Le Diagnostic du Réveil : La Preuve par l'Aube

Si votre rituel a fonctionné, votre matin doit ressembler à ceci : L'absence de "Snooze" : Vos yeux s'ouvrent 5 minutes avant l'alarme photonique.

La clarté cognitive : Votre premier souvenir de la journée n'est pas une angoisse, mais un rêve.

La neutralité thermique : Vous ne vous réveillez pas en nage ni grelottant.

Le désir de mouvement : Votre corps réclame de l'eau et de la lumière, pas du sucre.

Le luxe, c'est de ne plus avoir besoin d'un réveil, parce que votre corps a enfin retrouvé le rythme de la Terre.



L'Entretien : Rencontre avec Julian Vark, « Sleep Designer »

Julian Vark ne porte pas de blouse blanche, mais des vestes en lin sombre et un regard d'une acuité déconcertante. Ancien ingénieur en acoustique passé par le design sensoriel, il est l'homme que les palaces s'arrachent pour « coder » l'atmosphère de leurs suites les plus exclusives. Pour lui, une chambre d'hôtel n'est pas un lieu de vie, c'est une interface biologique.

Jet-lag Magazine : Julian, vous vous définissez comme un « sculpteur de sommeil ». Est-ce qu'on ne dort pas mieux, tout simplement, dans un bon lit avec de beaux draps ?

Julian Vark : Le beau drap est une politesse, mais c'est un placebo. Le cerveau s'en moque. Ce qui l'intéresse, c'est la sécurité et la température. Pendant des décennies, l'hôtellerie a misé sur le visuel. Moi, je travaille sur l'invisible. Un bon sommeil, c'est une somme de micro-ajustements. Je sculpte le silence, je filtre la lumière jusqu'à la dernière particule bleue, je calibre l'air. Je ne vends pas du rêve, je vends l'absence de friction.

Jet-lag Magazine : Vous parlez souvent de la chambre comme d'une « zone de décompression ». Pourquoi est-ce devenu si complexe de simplement fermer les yeux ?

J.V. : Parce que nous vivons dans une agression lumineuse et informationnelle permanente. Nos ancêtres s'endormaient avec la chute de la lumière et du feu. Aujourd'hui, votre rétine est bombardée de photons jusqu'à la dernière seconde avant l'extinction. Mon travail consiste à réapprendre au corps qu'il est en sécurité. Cela passe par ce que j'appelle la « chronobiologie architecturale ». Si votre chambre ne vous prépare pas au sommeil dès que vous y entrez, le lit ne fera que la moitié du travail.

Jet-lag Magazine: Quelle est votre plus grande obsession technique ?

J.V. : La gestion thermique. C'est le point de rupture. Si vous avez trop chaud, votre sommeil paradoxal s'effondre. Dans les suites que je dessine, le matelas est une pompe à chaleur silencieuse. Il doit absorber votre énergie pour que





votre cœur ralentisse. C'est une chorégraphie thermique.

Jet-lag Magazine : On murmure que vous installez des « mouchards » biologiques dans les suites du Majestic Cannes...

J.V. (sourire) : Disons plutôt des capteurs de bien-être. Nous analysons la qualité de l'air et le niveau de décibels. Si un ronflement est détecté, ou si l'air devient trop sec, la chambre réagit. On ajuste l'humidité, on diffuse des phytoncides de bois de cèdre. On ne surveille pas le client, on escorte son inconscient.

Jet-lag Magazine : Quel est le comble du luxe pour vous, en 2026 ?

J.V. : C'est le coffre à Faraday. Pouvoir dire à un client qui paie 5 000 euros la nuit : « Voici une boîte en cuir, mettez-y votre vie numérique, elle ne vous appartient plus jusqu'à demain 8 heures. » Le luxe, c'est l'autorité que l'hôtel prend sur votre stress pour vous rendre votre liberté biologique.

Jet-lag Magazine : Un conseil pour ceux qui n'ont pas (encore) une chambre signée Julian Vark ?

J.V. : Achetez une ampoule ambrée pour votre lampe de chevet et bannissez le téléphone. Le sommeil est une divinité capricieuse : si vous ne l'invitez pas avec les bons rituels, elle ne viendra pas.

Jet-lag Magazine : Vos chambres sont techniquement parfaites, presque cliniques dans leur quête de performance. Ce plaisir d'être un peu bousculé par une ville étrangère, de mal dormir parce qu'on est trop excité par le lendemain ?

J. V (un léger sourire aux lèvres) : C'est une excellente question. Mon travail n'est pas de supprimer l'émotion, mais de nettoyer le terrain pour qu'elle puisse s'épanouir. Le vrai romantisme, ce n'est pas d'avoir des cernes sous les yeux en regardant le lever du soleil sur la mer. Le vrai romantisme, c'est d'être assez reposé, assez "clair", pour que la beauté du monde vous touche vraiment. La fatigue est un filtre gris sur la réalité. En supprimant la friction du sommeil, je rends aux gens leur capacité d'émerveillement.

The background image is a full-page photograph of a stunning landscape. In the foreground, a calm lake with turquoise water reflects the sky. A small, lush green island with a wooden pier and a two-story building with a red roof sits in the middle ground. The background is dominated by jagged, snow-covered mountain peaks under a sky with soft, orange and pink clouds from a setting or rising sun.

Chili

La Ligne de Crête et l'Infini au Corps

par Sophie Bousquet





L'Atacama ou l'esthétique de l'épure

Dans le désert, le temps n'a pas la même densité. Il s'étire, se dilate, finit par s'évaporer. Au Tierra Atacama, on apprend vite que le luxe réside dans cette capacité à ne rien faire, ou plutôt à « faire avec le rien ». L'hôtel, construit sur les plans d'un ancien enclos à bétail, utilise la terre crue comme un isolant sensoriel. Le matin, la lumière entre par les fentes des volets en bois et dessine des zébrures sur le sol de pierre. On prend son café face au volcan Licancabur, ce géant parfait qui semble surveiller nos moindres battements de cils.

On part explorer les Lagunas Altiplánicas. À 4000 mètres d'altitude, l'oxygène se raréfie, rendant chaque geste plus lent, plus précieux. On marche sur des croûtes de sel qui craquent comme du verre pilé sous les semelles de nos bottines en cuir souple. C'est un paysage de fin du monde, ou de début, on ne sait plus. Le bleu des lagunes est d'une indécence absolue, un bleu qui n'existe nulle part ailleurs, né de la collision entre les minéraux et le ciel pur. On rentre au Uma Spa pour un soin à la boue volcanique. On sent la terre chaude infuser ses minéraux dans nos pores, une manière de s'ancrer avant que la nuit ne nous emporte. Car ici, la nuit est une submersion. Le ciel est si bas, si lourd d'étoiles, qu'on a l'impression de pouvoir les cueillir.

Santiago : La parenthèse urbaine et le goût du cuivre

Santiago est une ville qui se mérite. Elle se cache derrière ses smog passagers pour mieux se révéler à celui qui sait monter. On quitte la chambre feutrée de l'Hôtel Magnolia pour aller flâner dans les allées du Mercado Central. C'est le ventre de la ville. On y voit des centollas (crabes géants) qui agitent leurs pattes sur des lits de glace, des marchands de fleurs qui vous vendent des brassées de jasmin pour quelques pesos.

Pour le déjeuner, direction Peumayén Ancestral Food. Ici, on ne mange pas, on voyage dans l'arbre généalogique du Chili. On nous sert des pains de différentes régions — de l'île de Pâques à la Terre de Feu — avec des beurres infusés aux herbes de la pampa. C'est une cuisine de racines, littéralement. On finit la journée chez un artisan de Bellavista pour commander une bague en lapis-lazuli. Ce bleu-là, intense, tacheté de pyrite dorée, est le seul souvenir capable de rivaliser avec le ciel d'Atacama. On rentre à l'hôtel, on traîne sur le rooftop, et on regarde les tours de verre de « Sanhattan » briller dans le crépuscule. Le Chili, c'est ce grand écart permanent entre le néolithique et le futuriste.





Colchagua : Le sommeil des vignes

Voici le prolongement de ce chapitre, pour que le lecteur ressente presque la texture du terroir et l'engourdissement délicieux d'une fin d'après-midi dans les vignes. Colchagua : Le sommeil des vignes. À deux heures de route au sud de Santiago, la lumière change. Elle devient plus dorée, plus dense, presque huileuse. Nous sommes dans la Vallée de Colchagua, le jardin secret des grands crus chiliens, là où la terre semble avoir trouvé son point d'équilibre parfait. On quitte la route principale pour s'enfoncer dans les replis de la vallée, là où les rangées de ceps dessinent des courbes hypnotiques sur les collines.

C'est ici, au cœur du domaine Vik Chile, que l'on comprend ce que signifie l'expression « dormir dans un paysage ». L'hôtel, avec son toit de titane qui ondule comme une aile de scarabée géant, ne se contente pas de surplomber la vallée : il l'embrasse. Ici, le luxe est une affaire de silence et de chromatographie. On dort dans la suite « Shaman » ou « Azuma », où chaque objet, chaque texture de lin ou de bois brut, a été choisi pour ne pas faire d'ombre au spectacle du dehors.

Mais le véritable cœur battant du lieu se trouve quelques étages plus bas, au Wine Spa. C'est une expérience qui relève presque du sacré. On s'abandonne à la Vinométhode, un protocole où le raisin est utilisé sous toutes ses formes : exfoliations aux pépins, enveloppements aux extraits de vigne rouge, massages aux huiles de pé-

pins de raisin pressées à froid. On sent la richesse des polyphénols infuser la peau, une régénération qui semble venir du fond des âges.

C'est une sensation d'engourdissement noble, une manière de se synchroniser avec le cycle végétatif de la vallée. On finit la journée par une dégustation verticale dans la cave, un lieu cathédral où le béton banché et l'eau qui coule créent une atmosphère de crypte contemporaine. On goûte le VIK, cet assemblage iconique de Carménère et de Cabernet Sauvignon, qui possède la structure du granit et la douceur de la mûre sauvage.

Puis, on s'installe à la table du restaurant Milla Milla. Le chef y pratique une cuisine de « kilomètre zéro » avant l'heure : les herbes viennent du jardin, le sel des marais de Cáhuil, et les viandes sont fumées aux sarments de vigne. On mange face aux baies vitrées, alors que le soleil s'enfonce derrière les montagnes, teintant les vignobles d'un violet profond. C'est le luxe de l'inertie, du temps qui s'arrête pour laisser la place à la saveur pure. On se couche avec cette certitude : le vin n'est pas qu'un breuvage, c'est l'âme liquide d'une terre qui a appris à prendre son temps.





Patagonie : La thérapie par le vent

Voici le déploiement du chapitre patagonien. On quitte ici le récit de voyage classique pour entrer dans une dimension presque chamanique, là où le luxe se mesure à l'épaisseur du silence et à la force des éléments. Patagonie : Le théâtre du vent et l'ivresse des confins

Pour comprendre la Patagonie, il faut d'abord accepter de se laisser dépouiller. C'est une terre qui ne tolère aucun artifice, aucun masque. On arrive à l'Awasi Patagonia après avoir traversé des plaines infinies où le jaune brûlé des coirones (ces herbes sèches qui dansent sous la rafale) semble s'étendre jusqu'à l'autre bout de l'existence. L'hôtel est une collection de douze villas de bois blond, des sentinelles solitaires posées sur une colline face aux mythiques Tours du Paine. Ici, le luxe suprême n'est pas dans la dorure, mais dans l'isolement radical : chaque lodge est si éloigné de son voisin que l'on a l'illusion d'être le seul occupant de cette steppe millénaire.

À l'intérieur, c'est un refuge pour esthètes en quête d'essentiel. Un poêle à bois qui crépite, des peaux de mouton jetées sur des fauteuils profonds, et cette baie vitrée immense qui fait office de tableau vivant. On passe des heures à regarder le temps passer. Car en Patagonie, le ciel est un spectacle permanent : les nuages s'y déplacent à une vitesse folle, poussés par ce vent cinglant, presque solide, qui vient de l'Antarctique. On sort sur sa terrasse pour se glisser dans le hot tub privé. La vapeur de l'eau chaude se mélange à la brume froide du matin, et on regarde les pics de granit s'allumer un à un sous le premier soleil. C'est un moment de grâce pure, une thérapie par la géographie qui remet chaque souci de notre vie urbaine à sa juste place de poussière.

Chaque villa dispose de son propre guide et d'un 4x4, offrant une liberté totale. On part à l'aube, quand la lumière est encore bleue, pour tenter de surprendre le puma. On marche dans les traces du prédateur, le cœur battant, entouré par les cris d'alerte des guanacos qui montent la garde sur les crêtes. On pique-nique au pied du Glacier Grey, sur une plage de sable noir jonchée d'icebergs qui ressemblent à des diamants bruts de la taille d'un immeuble. On boit un café brûlant dans une tasse en fer blanc, en écoutant le craquement sourd de la glace qui se fracture. C'est le bruit du monde qui respire, ou qui se fragmente.

Le soir, on rentre au lodge l'âme rincée par l'immensité. On dîne à la table d'Awasi, une cuisine de terroir qui refuse l'esbroufe pour se concentrer sur la puissance du goût : un agneau de Magellan cuit à la flamme, des baies de calafate qui explosent en bouche, des herbes de la pampa qui parfument chaque plat d'une note sauvage. On s'endort alors que le vent hurle contre les parois de bois, avec cette sensation rassurante d'être à l'abri dans le ventre du monde. On ne vient pas en Patagonie pour voir des paysages, on vient pour se laisser transformer par eux. C'est le luxe ultime de la vulnérabilité consentie, là où l'on finit enfin par entendre son propre silence intérieur.

L'empreinte chilienne

On quitte le Chili avec la sensation d'avoir été « lavé ». C'est un pays de contrastes si brutaux qu'il ne laisse aucune place aux demi-mesures. On repart avec une nouvelle hiérarchie des besoins : du silence, de l'espace, et cette lumière qui semble traverser les objets.

Mon carnet de bord :

- La senteur : Le parfum Fueguia 1833, créé par Julian Bedel. Chaque fragrance est une distillation de la flore patagonienne.
- Le textile : Une couverture en laine de mouton de Chiloé, tissée à la main, lourde et rassurante.
- La lecture : Le Neveu de Wittgenstein ou n'importe quel recueil de Gabriela Mistral, pour garder la poésie à portée de main.

Le Chili n'est pas une destination, c'est une réinitialisation. C'est le luxe d'être enfin seul, au bord du monde, et de s'en porter à merveille.

LE NÉCESSAIRE DE SURVIE "SLOW BRÉSIL" :

Un flacon d'huile de Breu Branco : Cette résine d'Amazonie à l'odeur boisée et mystique. Quelques gouttes sur les poignets pour retrouver instantanément la paix des grands espaces.

Un maillot de bain en crochet : Fait main par une coopérative de femmes de Bahia. L'élégance du fait-main qui ne craint pas l'eau salée.

Une paire de Havaianas en caoutchouc naturel : Parce que c'est la seule chaussure autorisée pour entrer dans la lenteur brésilienne.



COLOMBIE
L'ANATOMIE
DU DÉSIR
ET DU DÉTAIL



C'est un pays qui se porte comme une parure de haute joaillerie sur un pull en cachemire dévoré. La Colombie n'est pas une destination, c'est une collision. Une expérience esthétique radicale, un mélange de verticalité andine, de moiteur caribéenne et d'une aristocratie de l'ombre qui cultive l'art de l'esquive. Pour ce numéro, on a voulu suivre cette ligne de faille, là où le luxe ne se niche pas dans l'accumulation, mais dans la brutalité du vrai et la précision du geste.

Par Sophie Bousquet





BOGOTÁ : LA RIGUEUR DU GRIS

On atterrit à Bogotá avec un léger vertige. L'altitude, bien sûr, mais surtout cette lumière de plomb, d'un gris perle magnifique qui enserme la ville comme une armure de flanelle. Bogotá n'est pas une ville de balade, c'est une cité de l'intérieur, une ville de confessionnaires et de salons privés. Derrière les façades de briques rouges, se cachent des intérieurs d'une sophistication inouïe. On s'installe au Four Seasons Hotel Casa Medina.

C'est un monument de bois sculpté, de cheminées qui crépitent et de colonnes de pierre. C'est là que l'on comprend l'élégance bogotanaise : un classicisme rigoureux, presque monacal, qui vient tempérer la rumeur de la rue. On y croise des femmes à la silhouette

de lévrier, drapées dans des lainages impeccables, qui vous regardent sans vous voir.

La table, ici, est une affaire de dissection. Chez Leo, Leonor Espinosa ne cuisine pas, elle opère. C'est une expérience chirurgicale. On y goûte le territoire colombien comme on lirait un traité de géographie. Des fourmis culonas, des tubercules oubliés, des eaux de forêt profonde. C'est une gastronomie de la résistance, précise, intellectuelle, qui vous force à réfléchir autant qu'à savourer. Le luxe ici, c'est cette intelligence du produit, cette manière de transformer l'invisible en une évidence sensorielle. On ressort de là avec l'impression d'avoir enfin compris la syntaxe de cette terre.







BARICHARA : LA PERFECTION DE LA LIGNE

On quitte la capitale pour le département de Santander. Destination : Barichara. On dit que c'est le plus beau village du pays, mais c'est surtout une leçon d'architecture vernaculaire. Des rues pavées, des murs à la chaux d'un blanc immaculé, des toits de tuiles ocre qui semblent avoir été posés par un doreur à la feuille. C'est une ville qui a la pureté d'une ligne de chez Courrèges.

On séjourne à Cachane, une maison d'hôtes qui ressemble à une retraite de designer en quête de silence. On y vit pieds nus sur la terre cuite, entouré de jardins suspendus où le jasmin s'entête. On rend visite à des tisseuses de fique (fibre d'agave). Regarder ces mains transformer une plante rugueuse en un textile d'une finesse de soie est un spectacle de haute couture. On repart avec un panier, un objet d'une simplicité désarmante qui contient en lui toute la dignité d'un savoir-faire millénaire. À Barichara, on apprend que le luxe est une question de soustraction. On enlève le superflu pour ne garder que l'essentiel : la lumière, le vent, la pierre.







LA VALLÉE DE COCORA : L'INVENTION DU VERT

Il y a des paysages qui sont des injonctions. Dans le triangle du café, le vert n'est plus une couleur, c'est une tyrannie. La Vallée de Cocora est une apparition préhistorique, une verticalité qui défie toute logique gravitationnelle. Les palmiers de cire, ces tiges de soixante mètres qui découpent le ciel comme des lances d'argent, s'élancent vers un plafond de brume laiteuse. Le brouillard s'accroche aux cimes, découpant l'espace en plans successifs. On marche dans une humidité qui sent la mousse et le bois froid, avec cette sensation vertigineuse d'être une silhouette minuscule dans un dessin de Gustave Doré. On s'établit à la Hacienda Bambusa. L'architecture y est une affaire de respiration : des plafonds hauts, des parquets qui grincent avec noblesse et cette sensation de vivre à l'intérieur d'un herbier géant. Ici, on ne déguste pas le café, on l'autopsie. C'est un luxe de la patience.



MEDELLÍN :

LE FROTTEMENT ET L'ÉLEVATION



Medellín est une ville percée à flanc de montagne. Elle monte et se frotte comme on rétrograde sur ces pentes, les bricols pentés, ou se valent. Son échiquier, les bricols rous, c'est rempli de puzzle dans sens compact. Ici bas, tout se répondent, se s'effrite stable, de contraste vitin. Une fois, pour méditer, on se sent comme on se sent. Medellín est une ville qui a un goût pour la gravité et la gravité pour la gravité. Medellín est une ville qui a un goût pour la gravité et la gravité pour la gravité.

ION



à la verticalité sus
s former mettr un
sorrétite. Miesalle
n grimpe, la grâv-



CARTAGENA : L'ÉCLAT DU JAUNE



Cartagena oscille entre fervor et contemplations, éclatante d'ocre, de jaune, parcourue des éclats de la haute fantaisie de la mer. L'histoire des conistux des comble des dies batatos. Marigey le temps qui p... irridique amonitissamende la quistus. Le jaune des facades se foind del d'oin connocicander sur e... onnet. amonitissamende mer est decis. La gsaies a besatit ancinoe, preceque imbiblle, comme sunpende de frise f... r aint adroun hui, au bord de bleue.



es ai-
basse,
nt dei-
arte,



COLOMBIE : L'ÉCHANGE DES LIEUX

La Colombie révèle un prime enlité de réalités, Des Andes au littoral, on passe de la froiddeur é la
faôdeus à gris à l'ôoura. Be daliles ent des mnneâtes en soi, des emnodes fraggile, ôw le confromen
lmodernité et le temps suspensâ. Bobata la grise et rigunâque, Barichara intacta palitara de Corale
caliute de comantâque, l'Vallierâ post et burne, Medellin emouss et lalque, stâreâcâte ôus ss elâaque
pat et prâsence aâlt. l'essence dô un payy que invite da contempones qui authoe dl. l'â efievesence



9-
T
2
2
2
2





LE SACRÉ ET L'OR

Retour à Bogotá pour une dernière station au Musée de l'Or. Ce n'est pas un musée, c'est un coffre-fort métaphysique. On déambule dans des salles obscures où les parures précolombiennes semblent flotter dans le vide. C'est de l'or massif, battu, ciselé, transformé en masques de jaguars. Il y a dans ces objets une force qui dépasse la simple joaillerie ; c'est une cosmogonie coulée dans le métal. On regarde une minuscule pectorale d'un raffinement inouï et l'on pense à la Place Vendôme. La comparaison est cruelle.

La Colombie vous aura appris cela : la beauté la plus pure est celle qui porte en elle une trace de sacré. On repart avec la sensation d'avoir été "lavé" par l'intensité. La Colombie n'est pas un souvenir, c'est une empreinte sur la rétine.



LE CARNET SECRET

- Casa Legado (Bogotá) : Pour le sentiment d'être chez soi, mais en mieux.
- El Chato (Bogotá) : Pour la tension créative d'Alvaro Clavijo.
- St. Dom (Carthagène) : Pour le vestiaire de la femme colombienne, souveraine et solaire.
- L'objet : Une émeraude brute, un morceau de roche verte, imparfait, tellurique

POUR Y ALLER

L'Air : Privilégiez Air France en cabine Business pour un vol direct Paris-Bogotá. C'est la garantie d'un sas de décompression nécessaire avant l'as-saut sensoriel de la capitale.

Pour les sauts de puce intérieurs (Bogotá-Carthagène ou Pereira), Avianca reste l'institution, mais pour plus d'exclusivité sur les côtes, l'affrètement d'un charter privé depuis l'aéroport de Guaymaral permet d'éviter la promiscuité des terminaux commerciaux.

Le Timing : De décembre à mars. C'est le moment où la lumière est la plus tranchante, la plus "Mouzat". On évite les pluies diluviennes qui noient la structure des paysages andins.

OÙ DORMIR ?

Bogotá : La Casa Legado

C'est l'anti-hôtel. Une maison des années 1950 nichée dans le quartier de Quinta Camacho, où chaque chambre est un hommage à un membre de la famille de la propriétaire, Helena. Ici, pas de lobby impersonnel, mais un salon où les livres d'art s'empilent avec une négligence étudiée. On y vit dans un cocon de lin, de bois blond et de rotin. C'est l'adresse de ceux qui détestent les adresses.

Barichara : La Casa Cachane

Dans ce village de pierre où le temps semble s'être pétrifié, la Casa Cachane est une leçon de minimalisme rustique. Les murs sont en chaux, les sols en terre cuite et l'eau de la piscine reflète le bleu impitoyable du ciel de Santander. On dort dans des draps de coton lourd, les fenêtres

ouvertes sur un jardin où les cactus tutoient les bougainvilliers. C'est une architecture de la respiration.

Le Triangle du Café : Hacienda BambusaIci. On s'établit dans une bulle de verdure absolue. Cette hacienda traditionnelle, construite en bambou et en argile, est posée au milieu d'une plantation de cacao. Les chambres sont vastes, sombres et fraîches, offrant un refuge contre la chaleur humide du dehors. Le luxe, c'est de prendre son café sur la coursive en bois, en regardant les colibris s'agiter dans les bananiers. Une esthétique de l'herbier géant.

Carthagène : Casa San Agustín

C'est le pivot central du chic caribéen. Trois maisons coloniales reliées pour former un labyrinthe de patios, d'arches de briques et de balcons en bois sculpté. La piscine, nichée sous un aqueduc séculaire, est une prouesse de mise en scène. Les chambres marient le carrelage hydraulique ancien avec un mobilier contemporain aux lignes sèches. C'est le baroque contenu, discipliné.

Isla Barú : Las Islas

On quitte la terre ferme pour l'épilogue liquide. L'hôtel Las Islas est une collection de bungalows haut perchés dans la canopée ou posés directement sur l'eau turquoise. C'est un luxe de naufragé volontaire. On se réveille dans les arbres, on descend au ponton pour une baignade matinale dans une mer qui a la clarté du gin. Ici, le luxe est une question de distance : celle qui nous sépare du reste du monde.

OÙ MANGER

À Bogotá : El Chato

C'est la table dont tout le monde parle, mais qui sait rester à sa place : celle de l'excellence sans l'ostentation. Le chef Alvaro Clavijo y pratique une cuisine de dissection. Il prend un produit local — souvent méconnu, parfois ingrat — et le travaille avec une précision de chirurgien pour en extraire l'épure.

L'Esprit : Un décor industriel, du bois sombre, une lumière basse qui flatte les os du visage. C'est l'élégance du trait, le refus du décoratif.

L'Assiette : Les cœurs de poulet à la confiture d'oignons ou les cœurs de palmier traités comme des pièces de résistance. C'est intellectuel, nerveux, et surtout d'une justesse absolue.

Calle 65 # 4-76, Bogotá

À Carthagène : Celele

Situé dans le quartier de Getsemaní, ce restaurant est une aventure chromatique et politique. Ici, on explore le "Caribe contemporain". Les deux chefs ont passé des années à cartographier la côte pour réhabiliter des ingrédients dédaignés par la gastronomie bourgeoise.

L'Esprit : Une maison coloniale aux murs pastel où le design moderne s'efface devant l'assiette. L'atmosphère est électrique, portée par une créativité qui ne s'excuse jamais.

L'Assiette : Une salade de fleurs comestibles qui ressemble à un herbier, des poissons de roche sublimés par des fruits acides dont vous n'avez jamais entendu le nom. C'est une fête pour les sens, mais une fête disciplinée.

Calle del Espíritu Santo, Carrera 10c # 29-200, Carthagène.

LE DÉTAIL QUI CHANGE TOUT

Le Guide : Ne voyagez pas seul. Engagez un curateur de voyage local. Le vrai luxe en Colombie, c'est d'avoir les clés des ateliers d'artistes à Bogotá ou l'accès aux plantations de café privées qui ne reçoivent pas de public.

Le Vêtement : Un panama acheté chez Alberto Potes à Carthagène. C'est l'armure indispensable contre le soleil caribéen, avec cette pointe d'arrogance coloniale qui finit par nous aller si bien



GUATEMALA

L'ÉCHO DES MONTAGNES,
LA DANSE DU SILENCE



Il y a des pays qui ne se racontent pas, ils se respirent. Le Guatemala n'est pas une destination, c'est une caresse qui vous marque à jamais. On s'y perd avec délices dans les volutes de copal, le brouillard des volcans et le murmure des lacs. Pour ce numéro, nous avons voulu prendre la route, celle qui serpente entre les montagnes et les villages mayas, pour chercher le luxe de l'humain, la beauté des gestes lents et la grâce de l'éphémère. Un road-trip qui est moins un itinéraire qu'une dérive sensorielle au cœur d'un pays qui chuchote ses histoires millénaires.

ANTIGUA

La Patine des Jours et l'Eternité du Volcan

Le voyage commence à Antigua, la vieille capitale coloniale, lovée dans une vallée cernée par trois volcans. On arrive à l'El Convento Boutique Hotel, une ancienne demeure restaurée avec une intelligence rare. Ici, le luxe n'est pas dans le marbre froid, mais dans la patine des murs, la lourdeur des portes en bois sculpté et les patios où les bougainvilliers explosent en cascades de fuchsia. On prend possession de sa chambre, et l'on ouvre les fenêtres sur le Fuego, le volcan actif, qui fume tranquillement au loin. C'est la première leçon du Guatemala : la beauté peut être sublime et inquiétante à la fois.

On déambule dans les rues pavées, les sens en éveil. L'odeur du café torréfié se mêle à celle de l'encens qui s'échappe des églises. On pousse la porte du Restaurante Casa Santo Domingo, un musée-hôtel-restaurant bâti sur les ruines d'un couvent du XVIIe siècle. On déjeune d'un pepián (ragoût de poulet aux épices et légumes) qui explose en bouche, accompagné d'une bière artisanale locale. C'est une cuisine terrienne, profonde, qui raconte le métissage du pays.

L'expérience unique d'Antigua, c'est de se laisser porter par le rythme. On s'assied dans un café comme le Fat Cat Coffee House, et l'on observe la vie défiler. Les femmes mayas vêtues de leurs huipiles colorés vendent leurs tissages, les enfants jouent au football avec une joie pure. Le soir, on monte au Cerro de la Cruz pour le coucher du soleil. La ville s'embrase sous les derniers rayons, et les volcans se teintent de violet. C'est une vision qui réconcilie l'homme avec la grandeur de la nature.

LE LAC ATITLÁN : Le Vertige du Bleu et le Cœur du Monde Maya

La route qui mène au Lac Atitlán est un serpent. On quitte la fraîcheur des montagnes pour la douceur de l'air lacustre. Le lac apparaît soudain, majestueux, enserré par trois volcans : Atitlán, Tolimán et San Pedro. C'est un miroir d'un bleu profond, où se reflètent les villages mayas. On s'installe à l'Hotel Atitlán, ou mieux encore, dans une des villas privées de Casa Palopó, suspendue au-dessus du lac. Là, chaque chambre est unique, décorée d'objets d'art maya et de textiles colorés. Le luxe, c'est la vue ininterrompue sur le lac, qui change de visage à chaque heure.

On prend une barque privée pour explorer les villages. Chaque village a sa couleur, son âme. À San Juan La Laguna, on rencontre des coopératives de femmes qui tissent des cotons teints avec des pigments naturels. Le processus est lent, précis, ancestral. On achète un châle, et l'on sait qu'on emporte avec soi des heures de patience et de savoir-faire. À Santiago Atitlán, on plonge dans le syncrétisme religieux, en assistant à une cérémonie pour Maximón, le saint-fumeur, une figure fascinante et complexe.

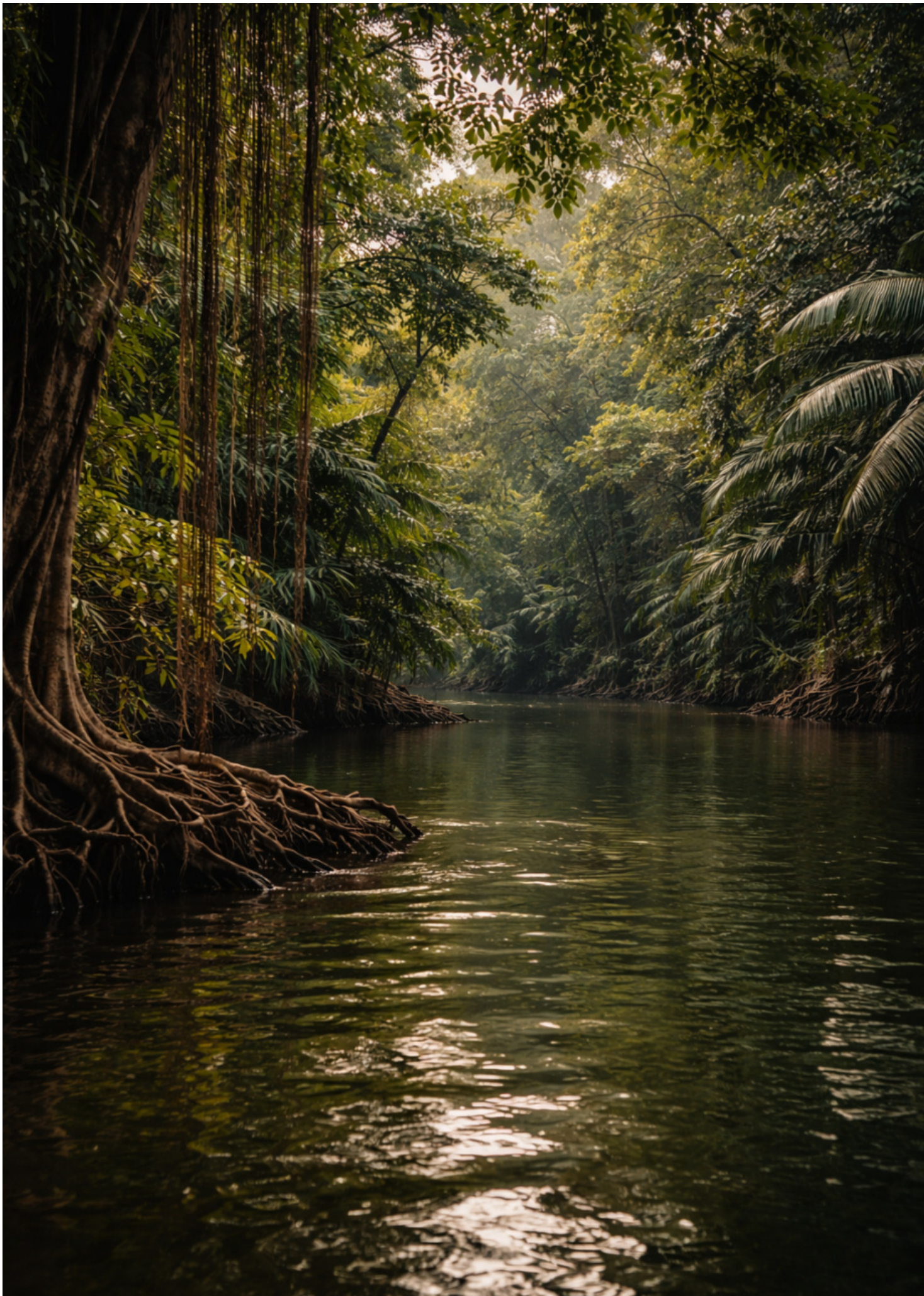
L'expérience essentielle, c'est de se lever avant l'aube pour la cérémonie maya du cacao. Dans une maison traditionnelle, on boit un chocolat épais, amer, épicé, préparé selon des rituels ancestraux. C'est une porte ouverte sur la spiritualité maya, un moment de connexion profonde avec la terre et les esprits. On déjeune ensuite au Restaurante de Casa Palopó, une cuisine fusion qui met en valeur les produits locaux avec une finesse inattendue, le tout avec une vue imprenable. tre brute avec une culture puissante.











CHICHICASTENANGO

La Fureur, des Couleurs et le Sacré du Marché

Le jeudi et le dimanche, le marché de Chichicastenango est un chaos organisé. On s'y rend depuis Atitlán, où l'on séjourne à l'Hotel Santo Tomás, une institution coloniale. Dès l'aube, le village explose de couleurs et de sons. Les étals débordent de fruits inconnus, de poteries, de masques sculptés et de textiles chatoyants. L'odeur du copal brûle partout, purifiant l'air.

Le cœur du marché, c'est l'église Santo Tomás, où les rituels mayas se mêlent aux liturgies catholiques. Les prêtres mayas officient sur les marches, brûlant de l'encens, priant les ancêtres. C'est un spectacle hypnotisant, une plongée dans la foi à vif. On achète un textile ancien, une pièce qui a vu des générations de vies mayas. Ce n'est pas un objet, c'est un fragment d'histoire. On déjeune d'un tortilla fraîchement préparée sur la place, en buvant un atol (boisson chaude à base de maïs). C'est le luxe de la simplicité, la rencon

FLORES ET TIKAL : Le Silence de la Jungle et l'Écho des Cités Perdues

Le grand final. On s'envole vers le Petén, vers l'épaisseur de la jungle. On dort à Las Lagunas Boutique Hotel, près de Flores, une collection

de bungalows de luxe perchés au-dessus de lagunes privées, au cœur d'une réserve naturelle. Le matin, le brouillard se lève sur l'eau, et l'on observe les crocodiles depuis sa terrasse. C'est un luxe de reconnexion totale avec la faune.

L'expérience ultime est Tikal. On s'y rend avant l'aube. Marcher dans la jungle encore endormie, sentir l'humidité, écouter le cri lointain des singes hurleurs, c'est déjà une cérémonie. Les temples mayas émergent de la canopée, majestueux, immémoriaux. On grimpe au sommet du Temple IV, et l'on assiste au lever du soleil sur la jungle à perte de vue, les autres temples perçant la brume comme des fantômes de pierre. C'est un moment de grâce, une rencontre avec le génie humain et la puissance de la nature. On déjeune d'un panier pique-nique gourmand, au pied des pyramides, avant de reprendre le chemin.

Le Guatemala ne vous quitte pas. Il reste en vous, comme une musique douce, une odeur d'encens, un éclat de couleur. C'est un pays qui vous apprend la patience, la beauté de l'imperfection, et l'immense richesse des âmes simples.



SHOOTING MODE





LA PATINE DE L'INFINI

Il y a des matins qui n'ont pas de nom. On se réveille dans une lumière laiteuse, quelque part sur les hauts plateaux, là où l'air est si rare qu'il vous force à l'essentiel. Pour ce shooting, nous n'avions pas de "moodboard", juste une envie de silence. Une envie de voir comment une silhouette peut se perdre dans l'immensité sans jamais disparaître.

Elle est arrivée sur le plateau — si l'on peut appeler "plateau" cette étendue de terre ocre et de vent — avec cette démarche de celle qui connaît déjà le chemin. Pas de maquillage, ou si peu : juste une peau qui a soif de soleil. Ses cheveux sont restés libres, comme pour ne pas contredire les courants d'air qui balayent la vallée.

Par Juliette Rigal

La Matière contre l'Oubli

On a choisi le blanc. Pas un blanc optique, agressif, mais un blanc cassé, celui du lin lourd de chez The Row qui a la texture des vieux draps qu'on laisse sécher au grand air. Quand elle marche, le tissu fait ce bruit mat, rassurant, un froissement qui répond au craquement du sol minéral.

C'est une mode qui ne hurle pas. Elle chuchote une autorité tranquille. Puis, il y a eu cette robe ocre, une soie lavée signée Lemaire, dont la couleur semblait avoir été empruntée directement à la montagne d'en face. On aurait dit que le vêtement était une seconde peau, une couche géologique supplémentaire. Sous l'objectif, la soie ne brille pas ; elle absorbe. Elle devient une ombre mouvante dans le paysage.

L'Objet-Mémoire

Aux poignets, des manchettes en or brossé d'Aurélie Bidermann. Des bijoux qui ressemblent à des fragments d'une civilisation perdue que l'on aurait retrouvés en creusant un peu trop loin dans le sable. Ils ne brillent pas pour les autres, ils sont là pour la femme qui les porte, comme des talismans contre la solitude du désert.

La Lumière de la Fin

Au moment où le soleil a commencé à basculer derrière les sommets, tout est devenu rose et gris de Payne. On a arrêté de parler. Le grain de la photo s'est épaissi, rejoignant le grain de la pierre. On a compris, à cet instant précis, que l'élégance n'était pas dans le paraître, mais dans cet accord parfait entre un corps, un tissu et un horizon.

On repart de là avec de la poussière sur les chaussures et une étrange certitude : au Guatemala, ou ailleurs, le luxe, c'est de ne plus avoir peur du vide.

Les Marques de Référence

The Row : Pour la pureté absolue des lignes et la noblesse des matières.

Lemaire : Pour ses coupes fluides et son élégance "nerveuse" parfaitement adaptée aux environnements arides.

Jacquemus : Pour les accessoires en fibres naturelles tressées, comme les sacs en paille qui servent de points focaux.

Aurélie Bidermann : Pour les bijoux massifs en bronze ou or mat, portés comme des amulettes sculpturales.



























Check-list pour le Guatemala

Des hauts plateaux andins aux jungles denses du Petén, le Guatemala impose son propre rythme. Pour naviguer avec élégance entre volcans et cités perdues, nous avons conçu la check-list idéale du voyageur esthète.

Un équilibre millimétré entre technicité discrète et pièces de caractère, pour que votre seule préoccupation soit l'horizon.

Par Norah El Bouzidi

Guatemala

LES INDISPENSABLES

- ✓ Chemises et pantalons larges en lin blanc ou sable. (The Row/Lemaire spirit).
- ✓ T-shirts en coton organique léger.
- ✓ Maillot de bain minimaliste.
- ✓ Un pull en cachemire léger ou une maille épaisse pour les soirées fraîches.
- ✓ Un coupe-vent ou une veste de pluie ultra-légère.

Chaussures :

- ✓ Baskets de marche à semelles crantées (pavés et sentiers).
- ✓ Sandales en cuir épurées pour le soir.

L'accessoire :

- ✓ Un sac en bandoulière pratique:



Préparer son départ pour le Guatemala ne ressemble à aucune autre logistique. Ce n'est pas remplir une valise, c'est choisir les quelques objets qui accepteront de vieillir avec vous sous le soleil d'altitude.

C'est une affaire de poids, de froissement et de décence. Sur les rives du lac Atitlán ou dans la pénombre d'un couvent d'Antigua, on comprend vite que l'élégance n'est pas une question de parure, mais d'accord avec le paysage.

Voici ce qu'il reste quand on a tout enlevé : l'essentiel.

La Fibre et le Vent

Le voyage commence par le choix des matières. On cherche des tissus qui ont une mémoire, des lins lourds qui gardent la trace du voyage et des cotons bruts qui respirent avec nous. Le vêtement doit être une architecture souple : des pantalons larges qui ne craignent pas la poussière des chemins, des chemises d'homme qu'on boutonne mal parce que l'air est trop doux.

On privilégie les teintes de sable, d'os et de craie. Dans un pays où la couleur est une explosion sacrée sur les marchés, le blanc est une politesse, une manière de laisser la place aux autres.

La Mémoire Tactile

Dans le sac, on glisse un carnet de notes dont le papier est un peu épais, prêt à accueillir l'encre d'une pensée ou le croquis d'une pyramide perçant la canopée.

On n'oublie pas ce vieux pull en cachemire, celui qui a déjà trop vécu, pour les soirées où le vent descend des volcans et nous rappelle que nous sommes en altitude. Il y a aussi ce grand carré de soie ou de coton, utilitaire et poétique, que l'on noue au poignet, au cou, ou que l'on pose sur un muret de pierre pour s'asseoir et regarder le temps passer.

Une Beauté de Rosée

La trousse de toilette se réduit à un murmure. On emporte une huile, une seule, mais une huile qui sent le jardin et la terre, capable de nourrir la peau assoiffée par le soleil et de calmer l'esprit avant la nuit.

On cherche cet éclat humide, ce fini de rosée qui ne triche pas. Le maquillage est un contre-sens ici ; on préfère laisser le sang circuler aux tempes après une marche et laisser le soleil dessiner lui-même les ombres sur le visage.

Les Objets Amulettes

On part avec peu, pour revenir chargé de ce qui compte. On prévoit une place vide pour le futur : pour ce sac tressé à la main dans un village du bord de l'eau, pour ces sandales en cuir dont la semelle s'usera sur les pavés coloniaux, pour ces morceaux de copal qui parfumeront nos intérieurs une fois rentrés.

Voyager au Guatemala, c'est apprendre la solitude souveraine. C'est réaliser que l'on est jamais aussi bien habillé que lorsque l'on porte sur soi la poussière du chemin, un livre corné et un horizon à perte de vue.



**« L'élégance,
c'est de ne plus avoir peur du vide,
ni de la valise à moitié pleine.
C'est là que le voyage commence
vraiment. »**

La Check-list Sensorielle :

Le Lin : Pour la structure et la fraîcheur.

Le Carnet : Pour ne rien oublier de l'impalpable.

L'Huile : Pour le lien avec le corps.

Le Châle : Pour la protection et la pudeur.

Le Vide : Pour tout ce que le pays va vous offrir.





Elle parle style comme d'autres parlent de respiration : avec évidence, sans artifices. Ne la laissez pas vous parler de forme de corps, car elle analyse en permanence. Cristina Cordula n'habille pas seulement des silhouettes, elle lit des attitudes, capte des énergies, révèle des présences. Entre élégance instinctive, rapport au corps et art de voyager avec allure, la conversation glisse vers l'essentiel : se connaître, s'assumer, et laisser le style devenir une extension naturelle de soi.

Par Christel Caulet

Cristina Cordula

l'élégance comme langage

Jet-Lag Magazine : Le style, pour vous, commence où ?

Cristina Cordula : Il commence dans l'attitude. Les vêtements viennent après. On peut porter la plus belle robe du monde, si l'énergie n'est pas alignée, ça ne fonctionne pas. Le style, c'est une posture intérieure avant d'être une silhouette.

Jet-Lag Magazine : Le voyage change-t-il notre manière de nous habiller ?

Cristina Cordula : Totalement. Le voyage libère. On ose plus, on se reconnecte à des matières, à la peau, à la lumière. À Rio, on apprend le corps. À Paris, la structure. À Marrakech, la couleur. Chaque destination donne une nouvelle lecture du style.

Jet-Lag Magazine : Qu'est-ce que le luxe aujourd'hui ?

Cristina Cordula : Le luxe n'est plus l'accumulation. C'est la justesse. Une belle matière, une coupe parfaite, un vêtement qui dure et qui accompagne. Le vrai luxe, c'est le temps et la conscience de ce que l'on porte.

Jet-Lag Magazine : Votre silhouette idéale en voyage ?

Cristina Cordula : Simple. Fluide. Intelligente. Une chemise en lin, un pantalon bien coupé, des sandales élégantes, des lunettes fortes. On doit pouvoir bouger, respirer, observer. Le style ne doit jamais freiner l'expérience.

Jet-Lag Magazine : Une pièce indispensable ?

Cristina Cordula : La veste. Toujours. Elle structure instantanément une silhouette et donne une présence. Même sur une robe légère.

Jet-Lag Magazine : La beauté, pour vous, c'est quoi ?

Cristina Cordula : La beauté, c'est la vitalité. Une peau vivante, des yeux présents, une démarche assurée. Le maquillage doit accompagner, jamais masquer.

Jet-Lag Magazine : Les erreurs que vous voyez le plus ?

Cristina Cordula : Vouloir ressembler à quelqu'un d'autre. Le style commence quand on accepte qui l'on est. Quand on comprend sa morphologie, son énergie, son rythme de vie.

Jet-Lag Magazine : Le rapport au corps a évolué ?

Cristina Cordula : Oui, et heureusement. On va vers plus de liberté. Le style n'est plus dicté, il est choisi. Et ça change tout.

Jet-lag Magazine : Si le style était une destination ?

Cristina Cordula : Rio pour la sensualité. Paris pour la structure. Milan pour la précision. Et partout où l'on se sent pleinement soi.

Jet-Lag Magazine : La vraie élégance ?

Cristina Cordula : La simplicité assumée. Quelqu'un qui n'a rien à prouver. Quelqu'un qui marche droit. Quelqu'un qui sait exactement qui il est.

Jet-Lag Magazine : Votre définition finale du style ?

Cristina Cordula : Le style, c'est l'empreinte que l'on laisse quand on entre dans une pièce... et quand on la quitte.

Dans la valise de Lauren Manoogian

Elle ne prépare pas une valise, elle compose un territoire. Quelques matières choisies avec soin, des vêtements qui respirent, des objets qui gardent la trace des lieux traversés. Chez cette créatrice slow fashion, chaque pièce porte déjà une histoire et promet de s'en charger d'une autre en route. Rien d'ostentatoire, rien d'inutile : seulement l'essentiel, pensé pour durer, pour vivre, pour accompagner le mouvement lent du voyage et celui, plus intime, de la création.

Par Norah el Bouzidi



Dans la valise d'une créatrice slow fashion

La matière avant la mode.

Le temps avant la tendance.

Sa valise ne déborde jamais. Elle contient peu, mais chaque pièce compte. Ici, pas d'accumulation, pas de silhouettes construites pour impressionner. Seulement des vêtements qui vivent, qui respirent, qui vieillissent bien. Une manière d'habiter le monde plus qu'une manière de s'habiller.

Pour cette créatrice slow fashion, voyager revient à tester les matières, observer les gestes, sentir les climats. La valise devient laboratoire silencieux.

La pièce qui ne la quitte jamais

Une chemise en lin lavé, coupe droite, presque austère.

Elle se froisse, absorbe la lumière, s'assouplit au fil des jours. Le vêtement se transforme avec le corps, pas l'inverse.

Elle la porte ouverte, fermée, roulée, superposée. Elle la lave souvent, la repasse rarement. C'est la pièce qui raconte le mieux le temps.

Le pantalon qui structure tout

Un pantalon ample en coton dense, taille haute, poches profondes.

Il dessine la silhouette sans la contraindre. Il accompagne la marche, les trajets longs, les attentes.

C'est le vêtement du mouvement lent. Celui qui permet de s'asseoir sur un muret, de travailler au sol, d'explorer sans penser à son apparence.

Le châle qui remplace tout

Une pièce tissée main, trouvée sur un marché.

Elle sert de protection, de couverture, de foulard, parfois même de nappe improvisée.

Les matières avant les silhouettes

Elle ne choisit pas des vêtements. Elle choisit des textures. coton brut laine fine soie lavée toile épaisse

Des tissus qui respirent et qui acceptent d'être marqués.

Le rituel beauté minimal

Une huile végétale. Rien d'autre.

Pour le visage, les mains, les pointes de cheveux. Elle refuse l'idée d'un produit par usage. Le corps s'adapte, la peau apprend.

Le parfum vient des lieux, pas des flacons.

Chaque voyage devient une collecte de matières.

Le carnet

Papier épais, couverture rigide. Elle note les couleurs du sol, la manière dont la lumière traverse un textile, les gestes des artisans.

Pas de croquis parfaits. Des fragments.

Des idées en train de naître.

Le livre

Toujours lié au geste. tissage traditionnel teintures végétales techniques oubliées. Lire pour comprendre comment la main pense.

Les chaussures

Deux paires seulement : baskets solides pour marcher longtemps sandales en cuir simple pour le soir

L'objet sentimental

Un fragment de tissu ancien, transmis, acheté, trouvé. Il rappelle pourquoi elle crée : prolonger ce qui existe déjà plutôt que produire encore.

Sa manière de préparer la valise

Elle ne planifie pas des tenues. Elle construit une palette. blanc cassé sable terroir profond Tout se mélange. Tout se superpose.

Ce qu'elle refuse d'emporter

Les vêtements "photo". Les pièces trop neuves. Les matières qui ne respirent pas. Les accessoires sans usage réel. Ce que le voyage change dans sa création

Sa définition du luxe

Pouvoir porter un vêtement dix ans. Connaître l'origine d'un tissu. Avoir le temps de réparer. Le luxe n'est pas visible immédiatement. Il se comprend dans la durée.

Sa philosophie

Voyager léger ne veut pas dire emporter moins. Cela signifie emporter juste. Un vêtement utile vaut mieux que dix silhouettes pensées. Une matière sincère vaut mieux qu'un effet de style. Le slow fashion n'est pas une tendance. C'est une manière de rester fidèle à ce qui dure. Et dans sa valise, rien n'est spectaculaire. Tout est essentiel.



LA BEAUTÉ DU DEHORS

Il y a une seconde précise, entre la fin de l'hiver et le réveil de la sève, où le visage change de camp. On quitte la protection des intérieurs chauffés pour se frotter au monde. Au Guatemala, sur les rives du lac Atitlán, ou simplement au petit matin sur un balcon parisien, le printemps n'est pas une saison, c'est une injonction à la clarté. On a envie de jeter ses pinces, de simplifier l'étagère de la salle de bain et de laisser la peau faire son travail de miroir.

La beauté que nous aimons pour ce printemps 2026 n'est pas celle qui se rajoute. C'est celle qui émerge. Une esthétique de la rosée, du sang qui circule et de la texture brute. Voici mon carnet de bord pour un rituel de saison qui ne triche pas.

Par Sophie Bousquet





L'Éclat des Brumes : Préparer le Terrain

Le printemps, c'est l'art de la transition. On veut débarrasser l'épiderme de sa grisaille hivernale sans l'agresser. On cherche cet éclat humide, ce fameux "dewy" qui ressemble à la lumière après l'orage.

- Le Geste : On oublie les gommages à grains qui rayent la surface. On passe aux acides de fleurs ou de fruits, beaucoup plus poétiques. Le soir, on applique une lotion exfoliante douce pour lisser le grain sans faire de bruit.

- Le Produit : La Lotion de Soie d'Oh My Cream Skincare. C'est un basique qui fait la peau neuve tout en douceur. Ou, pour les puristes du luxe organique, le Daily Acid Toner de Josh Rosebrook.

- La Philosophie : On ne décape pas, on polit un galet.

L'Hydratation Tactile : Les Huiles de Vie

Pour ce shooting sur les hauts plateaux, nous n'avions pris qu'une seule

bouteille d'huile. Pourquoi s'encombrer ? Une huile de qualité est le vêtement le plus élégant qu'une peau puisse porter. Elle doit être mate, pénétrante, et sentir la terre ou le jardin.

- Le Produit : L'Huile de Nuit Végétale de chez Huygens ou, mon obsession absolue, l'Huile de Visage "Active Botanical Serum" de Vintner's Daughter. C'est cher, certes, mais c'est un concentré de soleil et de plantes qui nourrit l'âme autant que les cellules.

- L'Astuce : On la chauffe au creux des mains, on respire l'odeur (c'est la moitié du soin) et on presse les paumes sur le visage, comme pour sceller un pacte avec la journée qui commence.

Le Teint : La Transparence Souveraine

Si vous devez porter quelque chose, que ce soit invisible. On délaisse les fonds de teint qui masquent les taches de rousseur — ces petites constellations que le soleil nous offre comme des cadeaux.

- Le Produit : Le Complexion Res-

cue de BareMinerals pour sa légèreté d'eau, ou les Face Trace Sticks de Westman Atelier. Gucci Westman est la papesse de cette beauté-là : une structure crémeuse qui se fond dans la peau pour ne laisser qu'une ombre saine.

- La Nuance : Toujours un ton en dessous de sa propre carnation. On ne veut pas avoir l'air bronzé, on veut avoir l'air d'avoir marché dans le vent.

Le Regard Minéral : Ombre et Silence

On s'inspire de la terre cuite, du sable, des roches volcaniques. Le regard du printemps 2026 est un regard qui n'en fait pas trop. On veut juste souligner l'orbite, donner de la profondeur sans dessiner de ligne.

- Le Produit : Les Eye Tints de Giorgio Armani dans des nuances de grège ou de taupe. Ou plus radical encore,

un peu de baume à lèvres tapoté sur la paupière mobile pour un effet "glossy" qui attrape la lumière du soleil déclinant.

- Les Sourcils : On les laisse sauvages. On les brosse vers le haut avec le Boy Brow de Glossier (en version transparente). Ils doivent ressembler aux herbes folles des montagnes andines.

La Bouche : Mordue de Fraîcheur

La bouche du printemps est une bouche qui a bu de l'eau claire et mangé des baies. On oublie le mat, trop sec, trop "ville". On veut du charnel, du rebondi, du vivant.

- Le Produit : Les Lip Suede de Westman Atelier ou, pour un budget plus doux, les Baumes teintés d'Aviary.

- La Couleur : Un "rose de bruyère" ou un "corail délavé". Quelque chose qui rappelle la couleur des lèvres après un baiser de fin d'après-midi.

Le Sac de Beauté pour le Printemps :

L'Outil Sacré : Un Gua Sha en Quartz Rose. On masse son visage le matin avec de l'eau froide pour drainer l'hiver. C'est un geste de DA : on redessine l'ovale, on sculpte les pommettes.

La Protection : Le Sun Drops de Dr. Barbara Sturm. Parce qu'on aime le soleil, mais qu'on respecte son pouvoir. C'est le luxe de la protection invisible.

Le Parfum de Peau : L'Eau de Toilette "L'Ombre dans l'Eau" de Diptyque. L'odeur du cassis et de la rose sous la pluie. C'est exactement ce que doit être le printemps : une promesse de jardin humide.

Le Suppléments : Du magnésium marin et des infusions de prêle. La beauté commence dans le ventre, dans cette alchimie interne qui finit par se voir sur le front.





Les empanadas

Elle a la courbe d'une lune andine et le chic d'un objet trouvé. L'empanada n'est pas qu'un simple chausson de pâte ; c'est une géographie intime qui se dévore du bout des doigts, un condensé de culture latine scellé par le geste millénaire du repulgue. Entre la poussière des chemins de Salta et l'asphalte des capitales branchées, elle promène sa silhouette dorée, nous rappelant au passage que le vrai luxe réside dans cette simplicité brutale : un peu de farine, un jus de viande brûlant et le souvenir d'un ailleurs. Traversée d'un talisman comestible qui n'en finit pas de nous raconter.

Par Sophie Bousquet



C'est une petite lune de pâte qui tient dans la paume de la main. Un objet parfait, presque aérodynamique, qui semble avoir été dessiné par un designer scandinave en quête de rondeur, mais qui porte en lui la chaleur de la pampa et le fracas des cuisines familiales de Salta ou de Buenos Aires. L'empanada n'est pas qu'un plat ; c'est une archive comestible, un talisman de poche qu'on dévore debout, le coude légèrement écarté pour ne pas tacher sa chemise en lin d'un jus de viande un peu trop aventureux.

La Géographie du Geste

Il y a quelque chose de profondément cinématographique dans la confection d'une empanada. Il faut imaginer des mains expertes — celles qui savent sans regarder — pratiquant le repulgue. Ce pliage du bord de la pâte, cette tresse serrée qui scelle le destin de la farce, est la signature de celui qui la fabrique. C'est une calligraphie ménagère. À Tucumán, on vous dira qu'il faut treize plis, pas un de plus, pas un de moins. Un chiffre fétiche pour une étanchéité sacrée. C'est ce genre de détails, à la fois inutiles et essentiels, qui font la noblesse des choses simples.



a Patine du Temps

Il y a une mélancolie joyeuse dans l'odeur qui s'échappe d'une boîte en carton tiède, celle des empanadas que l'on rapporte chez soi comme un trésor dérobé. C'est une odeur de cuisine qui a vécu, loin des laboratoires aseptisés. On y décèle le parfum du bois brûlé et cette pointe d'acidité de l'olive qui vient bousculer la rondeur de la viande.

Au fond, l'empanada est une leçon de patience : elle exige que l'on attende la première bouchée, sous peine de se brûler au jus brûlant qui s'en échappe — le fameux jugo que les puristes traquent avec une ferveur presque religieuse.

C'est un plaisir qui se mérite, une petite épreuve de sensualité rustique qui nous rappelle que les meilleures choses de la vie ont souvent besoin d'un peu de retenue avant d'être totalement possédées.

L'Éthique du Chausson

Au-delà de la dégustation, l'empanada incarne une certaine idée de la probité. Dans sa version 2026, elle se drape d'une conscience neuve, privilégiant les farines de petits moulins oubliés et les élevages où le temps n'est pas une variable d'ajustement.

On la voit désormais s'inviter dans les vernis-sages de la rue de Seine, délaissant son image de snack prolétaire pour devenir l'emblème d'un « cool » raisonné, où l'on préfère la vérité d'un produit brut à l'artifice d'une gastronomie trop bavarde. Elle est le point de rencontre entre le passé et le présent, une demi-lune qui ne décline jamais, immuable dans sa forme, mais infiniment moderne dans sa capacité à nous réconcilier avec l'essentiel : le partage, le vrai, et ce sentiment indicible d'être exactement là où l'on doit être.



L'Anatomie du Désir

L'empanada idéale ne triche pas. Elle refuse le superflu. D'abord, la pâte. Elle doit être mate, légèrement piquetée par la chaleur du four à bois, offrant cette résistance polie sous la dent avant de céder. On oublie les versions frites, souvent trop bruyantes, pour se concentrer sur la cuisson al horno.

Puis, vient le cœur du sujet : le relleno. On parle ici de bœuf coupé au couteau — le cuchillo est ici le prolongement de la main — mélangé à des oignons fondants, un soupçon de cumin (juste ce qu'il faut pour évoquer l'ailleurs sans saturer le palais), et ce petit quartier d'œuf dur qui arrive comme une surprise chromatique au milieu du festin. C'est rustique, c'est précis, c'est follement efficace.

Le Snobisme du « Vrai »

Dans un monde qui s'accélère, où tout devient virtuel, l'empanada est une résistance. Elle impose son propre tempo. On la commande à la douzaine, on la partage sur un coin de table en bois brut, loin de l'apparat des tables étoilées. Il y a une élégance folle dans cette économie de moyens. C'est le luxe de la transmission : une recette qui traverse les océans, des ports de Galice jusqu'aux

sommets des Andes, pour finir dans un food-truck du 11ème arrondissement ou dans une cuisine de famille à Biarritz.

On aime son côté nomade. Elle est faite pour l'errance. C'est la compagne des pique-niques improvisés, des fins de soirées où l'on refait le monde, et des matins où l'on cherche un réconfort immédiat. Elle est à la fois l'ancêtre du "take-away" et le summum du raffinement populaire.

L'Instant de Grâce

Le vrai luxe, en 2026, c'est peut-être de savoir où trouver la meilleure empanada de pino ou de carne. Celle qui n'a pas besoin de marketing pour exister, celle dont le parfum de saindoux et de piment doux vous attrape au tournant d'une rue.

On la déguste avec un verre de Malbec un peu frais, sans chichi, en admirant la courbe parfaite de sa croûte dorée. C'est un moment de grâce absolue, une parenthèse de simplicité dans un quotidien trop bruyant. C'est magnifaïk, dirait l'autre, mais avec cette retenue, cette saudade et ce goût du terroir qui n'appartiennent qu'à ceux qui savent regarder le monde avec le cœur.





Pura Vida L'Énergie comme Acte de Résistance

On arrive avec nos corps de citadins, cartographiés par les applis et saturés d'une fatigue qui ne sait plus où s'éteindre. On pensait chercher un paysage, on découvre une fréquence. En Amérique latine, la vitalité n'est pas une performance ni un "hack" de bien-être, c'est une grammaire naturelle. Du fracas des rues au silence solaire des plateaux, le Pura Vida nous murmure une vérité oubliée : l'énergie ne se programme pas, elle se laisse traverser. Exploration d'une culture où être vivant est encore un verbe d'action, une danse du présent qui nous rappelle, avec une grâce brutale, tout ce que nous avons sacrifié sur l'autel de l'optimisation.

Par Eléna Mirzella





Pura Vida : L'Énergie comme Acte de Résistance Pourquoi, en franchissant l'équateur, a-t-on soudain l'impression que le volume de l'existence vient d'être poussé au maximum ?

Ce n'est pas une question de température, ni de saturation de couleurs sur un capteur photo. C'est une question de fréquence. On arrive avec nos corps de citadins, optimisés, programmés, mais étrangement éteints. On cherche la réponse dans nos montres connectées alors qu'elle bat la mesure juste sous nos yeux, dans la poussière des rues de Carthagène ou sur les plateaux de l'Altiplano. La question est simple, presque brutale : pourquoi les gens semblent-ils plus vivants là-bas ?

Le corps comme premier territoire

Chez nous, le corps est un projet. On le "travaille", on le "sculpte", on le soumet à des disciplines de fer pour compenser huit heures d'immobilité devant un écran. En Amérique latine, le corps est un outil et un instrument de fête. Il n'y a pas de séparation entre l'effort et la vie. On marche parce que c'est le mouvement naturel, on porte, on danse sans que cela soit une "séance". L'énergie n'est pas extraite d'une barre protéinée, elle naît du frottement permanent avec l'extérieur. Vivre dehors, c'est accepter que la peau soit le premier capteur de la réalité. Le soleil n'est

pas un ennemi cutané, c'est le métronome biologique d'une vitalité qui ne demande pas la permission d'exister.

Le temps : de la dictature à la présence

Nous vivons dans l'anticipation permanente, une forme de fatigue mentale qui sature le cerveau avant même que la journée n'ait commencé. Le Pura Vida costaricien n'est pas un slogan pour agence de voyage ; c'est une défaite consentie face au présent. Là-bas, le temps est élastique. Ralentir n'est pas une culpabilité, c'est une stratégie de survie. En cessant de vouloir sur-contrôler la minute suivante, on libère une énergie monumentale. On ne gagne pas du temps, on gagne de la présence. C'est la différence entre "gérer son agenda" et "habiter l'instant".

La recharge sociale (Le collectif comme batterie)

Ici, nous concevons la récupération comme un acte solitaire : un podcast, un bain, une retraite silencieuse. Là-bas, on se recharge au contact de l'autre. La rue est une extension du salon. L'énergie est circulaire : elle circule entre les générations, dans le brouhaha d'un marché, dans la musique qui s'échappe d'une fenêtre ouverte. La communauté n'est pas une contrainte, c'est une dynamo. On ne s'épuise pas au contact des autres, on s'y alimente. La joie y est physique, sonore, contagieuse. On réalise alors



que notre fatigue chronique est peut-être, avant tout, une fatigue de l'isolement.

L'instinct dans l'assiette

On a oublié comment manger sans analyser. En Amérique latine, la nourriture est encore une affaire d'instinct et de terre. Moins de transformation, plus de goût brut. On ne mange pas des nutriments, on mange une histoire, un soleil, un sol. Cette simplicité alimentaire nourrit une forme de clarté mentale. Le métabolisme n'est pas en lutte contre une chimie complexe, il est en phase avec une nature encore palpable. L'énergie qui en découle est stable, organique, loin des pics et des chutes de nos régimes sophistiqués.

Le mental délesté

L'optimisation permanente est le grand mal de notre siècle. Nous cherchons des "hacks" pour tout. Là-bas, on accepte l'imprévu. Cette souplesse psychologique — cette capacité à dire "si Dios quiere" ou simplement à hausser les épaules devant une panne — économise une quantité de cortisol phénoménale. Le cerveau n'est pas en surchauffe parce qu'il n'est pas en train d'essayer de résoudre des problèmes qui n'existent pas encore. On vit avec ce qui est là, et cette économie d'anticipation se traduit par une disponibilité physique immédiate.

L'énergie n'est pas un calcul

Nous cherchons la vitalité dans les applications, les routines matinales de vingt minutes et les compléments alimentaires à prix d'or. Nous traitons la "forme" comme une data que l'on traque sur un tableau de bord.

L'Amérique latine nous crie l'inverse. La vitalité n'est pas une discipline, c'est une culture. Elle ne naît pas de la maîtrise, mais du lâcher-prise. Elle ne se trouve pas dans l'individualisme performant, mais dans la chaleur humaine et le mouvement naturel.

Le Pura Vida ne nous invite pas à tout quitter pour ouvrir une paillote sur une plage, mais à une prise de conscience plus profonde : nous sommes des êtres de présence, de chaleur et de mouvement. L'énergie n'est pas quelque chose que l'on fabrique, c'est quelque chose que l'on autorise à circuler dès lors qu'on accepte, enfin, d'être pleinement vivant.



Chili

L'Ivresse de la Verticalité

Il y a dans le vin chilien quelque chose qui ressemble à un secret mal gardé, une partition qui s'écrit entre le fracas de l'Océan Pacifique et le silence minéral des Andes. On a longtemps regardé ces flacons comme des produits de série, impeccables mais sans âme. C'était une erreur de jugement, une paresse de regard. Le Chili de 2026 ne se contente plus de plaire ; il s'impose avec une arrogance tranquille, celle des terroirs qui n'ont plus rien à prouver, juste à raconter.

Par Christel Caulet



La Géographie du Frisson

Boire un vin chilien, c'est accepter une leçon de géographie sensorielle. Ici, tout est affaire de courants et de vent. Le courant de Humboldt, ce souffle glacé venu de l'Antarctique, vient caresser les vignes de la vallée de Casablanca, offrant aux cépages blancs une tension nerveuse, presque électrique. On est loin des nectars sirupeux ; on cherche ici la vibration du caillou, l'acidité d'un citron vert cueilli à l'aube, cette fraîcheur qui vous redresse la colonne vertébrale.

L'Âme des Vieux Pais

Le vrai luxe, celui que l'on traque avec une curiosité de détective, se niche dans le Sud, au creux de la vallée de l'Itata. C'est là que dorment les "Vignobles de l'Invisible" : des ceps de País (le cépage historique apporté par les conquistadors) centenaires, tordus par le temps, qui n'ont jamais connu la chimie. Le vin qui en sort possède une robe claire, presque transparente, mais une présence en bouche qui vous attrape par le col. C'est rustique, c'est vibrant, c'est d'une modernité folle parce que c'est d'une authenticité absolue.

Ma sélection : Les flacons du moment

Pour comprendre cette mutation, il faut déboucher ces quelques références qui font battre le cœur des amateurs de "vrai" :

- Le "Talinay" Sauvignon Blanc (Tabalí) : Un vin né sur des sols calcaires pur, dans le Limarí. C'est une lame de ra-

soir, une précision chirurgicale qui évoque la mer et la craie.

- Le "Vigno" (Vignadores de Carignan) : Plus qu'un vin, c'est un manifeste. Un Carignan de la vallée du Maule issu de vieilles vignes non irriguées. C'est dense, sauvage, avec des notes de fruits noirs et de terre mouillée. Un vin de caractère, pour ceux qui n'ont pas peur des aspérités.

- Le "Clos Apalta" (Casa Lapostolle) : Pour toucher du doigt l'aristocratie chilienne. Un assemblage dominé par le Carmenère, velouté, profond, d'un chic absolu. C'est la soie sauvage de la vallée de Colchagua.

- "A Los Viñateros Bravos" (Leonardo Erazo) : Un País de l'Itata qui redéfinit le mot "glouglou". Un vin de soif, libre, sans fard, qui se boit comme on lit un poème de Neruda : avec passion et un brin de nostalgie.

L'Instant de Dégustation

L'élégance, en 2026, c'est de servir ces vins sans cérémonie, dans des verres simples, sur une table en bois brut où le temps semble s'être arrêté. On les accompagne d'une empanada brûlante ou d'un poisson de roche simplement grillé. Le vin chilien n'est plus un faire-valoir ; il est le centre de gravité d'un moment où l'on se réconcilie avec la terre. Il porte en lui cette saudade des grands espaces et cette promesse d'une fête qui ne veut pas finir.





PRINTEMPS À LA

Objets simples, matières vivantes, lumière naturelle. La décoration se fait plus sensorielle et laisse place au bruit.

1

4

1 — Vase en verre soufflé Ferm Living 2 — Plaid en lin naturel Merci 3 — Lampe en céramique mate Maison Sarah Lavoine 4 — Plateau en bois brut HKLiving

MAISON

manière douce : la déco-
enter la saison sans

2

3

5

6

7

8

5 — Carafe minimaliste en verre fumé LSA International 6 — Coussin texturé vert végétal Madam Stoltz
7-Bougeoir en pierre Serax 8 — Petit miroir organique en métal patiné Ferm Living

On ne rentre jamais
tout à fait.
On continue ailleurs...

